LE BRIGADIER

LES ARTS DE LA SCÈNE PASSÉS EN REVUE - TOULOUSE - OCCITANIE



JONATHAN CAPDEVIELLE

GEORGES LAVAUDANT

LEÏLA KA

2025, C'EST PARTI !

SERGE PEY

MAGYD CHERFI

LORRAINE DE SAGAZAN

3 782904 506105 >

#63

JANV.-FÉVR. 2025

PRIX : 6,10 €



La poésie est une arme chargée face aux ennemis de la liberté...



© Vincent Lacalmontie

BÉNÉDICTE SOULA

La poésie a quasiment disparu de la cité. Effacée. Avant, elle se trouvait à la radio, à la télévision, dans les manifs, dans les chansons, dans les écoles, dans les journaux quotidiens, dans les librairies en tête de gondole ou dans la rue, taggée sur les murs. Qu'avons-nous fait de nos poètes ? Où sont les voix des affranchi·e·s, les voix de la Liberté qui autrefois guidait le peuple ? On s'insurge volontiers quand, ailleurs, dans des pays lointains, des territoires perdus de la démocratie, les artistes sont traqués, la poésie interdite, quand une parole authentique qui se découvre à peine est aussitôt rhabillée. Mais chez nous, entendons-nous le silence des poètes dans le bruit incessant des nouvelles du monde ?

Dans une société où les discours dominants cherchent à uniformiser les pensées, où l'information à tout instant prétend décrire exactement le réel mais ne fait que hausser les faits à des hauteurs événementielles telles que nos facultés d'étonnement et de raisonnement en sont neutralisées, la poésie est ce serpent sauvage, qui, toute langue dehors, se dresse pour mordre nos petites certitudes humaines. Ou encore ce poisson qui prouve que des réalités existent sous la surface étale des éléments de langage : prenons avec lui de la profondeur de champ et de chant.

Le poème est une tentative d'évasion. Une échappée belle, un sauve-qui-peut (la vie), un cri de délivrance. Lequel, dans un souffle, est capable de libérer tout un « monde enfermé dans un homme », selon la fameuse formule de Victor Hugo dans *la Légende des Siècles*. La poésie du poème est une terre de lutte et une arme chargée face aux ennemis de la liberté, de la beauté et de la vérité du cœur. Voilà pourquoi, à l'heure des vœux du Nouvel An et des exercices d'auto-motivation qui accompagnent la révolution calendaire, à défaut d'une révolution culturelle, nous avons choisi d'afficher le poète sur notre couverture. Symboliquement. Et voilà pourquoi nous allons continuer de vous offrir, dans chaque exemplaire imprimé, un poème, une chanson, une œuvre textuelle, hors de tout lien avec l'actualité et sans aucune justification marchande. Voilà pourquoi, enfin, malgré les avanies qui s'abattent continuellement sur l'édition de presse et sur le secteur des arts et de la culture, vous nous trouvez encore debout sur la ligne de départ, en ce début 2025, aux côtés des artistes, des poètes et de la poésie.

LE BRIGADIER

LES ARTS DE LA SCÈNE PASSÉS EN REVUE - TOULOUSE - OCCITANIE

Adresse : 14, rue du Commerce,
31 120 Portet-sur-Garonne
Tél. : 06 81 37 31 65
Mail : communicationbrigadier@gmail.com

*

Directrice de la publication
Rédactrice en chef : **Bénédicte Soula**

*

Rédacteur en chef adjoint : **Mathieu Arnal**

*

Maquette : **Nathalie Lavaud**

*

Correction : **Catherine Rigal et Aurèle Saccavini**
Publicité & abonnement : **Michèle Daulhac**

*

Impression : **Évoluprint (31)**

*

Diffusion : **Press2go**

*

Périodicité bimestrielle
N° de CPPAP : **1222 K 92109**

*

Ont participé à ce numéro :
Cécile Brochard, Dominique Crébassol, Michaël Harel, Adrien Pateau, Joëlle Porcher, Jérôme Provençal, Agathe Raybaud, Jérôme Sié, Claire Villard
Photo de couverture : **Jean-Pierre Montagné**
www.facebook.com/Jean-Pierre-Montagné
Photo page 67 Filature : *Latitudes* © Z studio

Attentif à l'impact environnemental,
le Brigadier a choisi une imprimerie certifiée.

PEFC

#63

COMPARUTION IMMÉDIATE



LEVIATHAN
Lorraine de Sagazan, 4 – 7 mars 2025
ThéâtredelaCité
Licences spectacle L-R-21-63, L-R-21-64, L-R-21-65.
theatre-cite.com

théâtre garonne scène européenne
21 > 24 JAN | THÉÂTRE
LA VEGETARIANA
D'APRÈS LE ROMAN DE **HAN KANG**
DARIA DEFLORIAN
COPRODUCTION

THÉÂTRE SORANO
05.32.09.32.35
www.theatre-sorano.fr

#63
JANV. - FÉVR. 2025
ISSN 2265-7169

LE MAIRE

8 **TRIBUNE**
Le théâtre du Grand Rond menacé de fermeture

10 **FLASHÉ**
Théâtre du Rocher, À contre-courant

12 **EN FLAG**
Le Musée imaginaire d'Oli

14-21 **ALERTE**
L'info en bref

22-31 AUDITION
Serge Pey

32-35 **PROCÈS-VERBAL**
Hélène Iratchet, Sucré-salé

36-39 **PAPIER D'IDENTITÉ**
Trash! L'ibère versus l'hiver

40-41 **PLANQUE**
Jérémy Rollando, Garçon dans le vent

42-46 **PROFILAGE**
Le processus créatif de Lorraine de Sagazan

47-55 **TAPISSAGE**
Détours de chant en 7 photos

56-66 DOSSIER
2025, C'EST PARTI !
58-60 MAGYD CHERFI / *Mélancolie radieuse*
61-62 LEÏLA KA / *Quinte victorieuse*
63-64 JONATHAN CAPDEVIELLE / *Rome en queer*
65-66 GEORGES LAVAUDANT / *Vérités et mensonges*

67-77 **FILATURE**
Programmation en revue

78-81 **COMMISSARIAT D'EXPOSITION**
Nazanin Pouyandeh et Brigitte Aubignac, Figures libres

82 **ARCHIVÉ**
Tiago Rodrigues

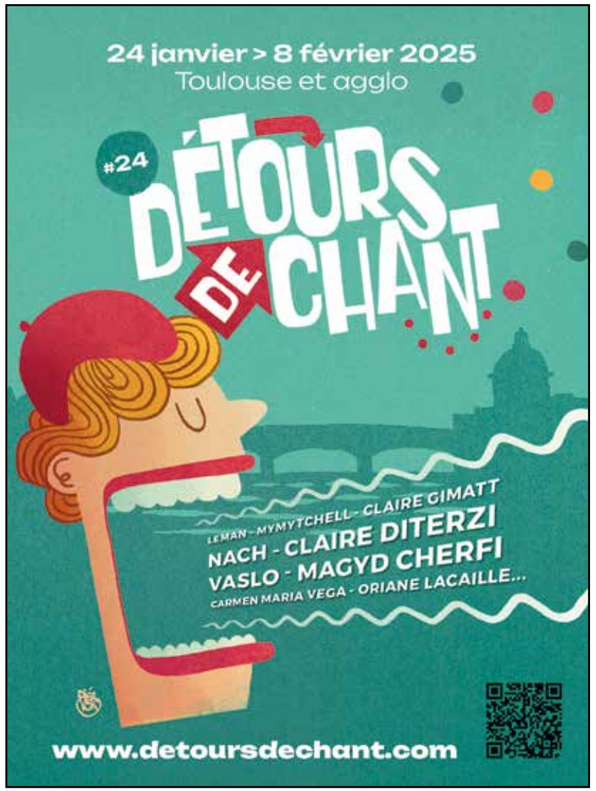
TRIBUNE

MENACÉ DE FERMETURE

Par l'équipe et le conseil de la coopération du Grand Rond

Le Théâtre du Grand Rond Toulouse

Nous aimerions profiter de cette tribune pour nous arrêter sur une des singularités du théâtre du Grand Rond : sa programmation jeune public. Depuis vingt ans, près de la moitié des 45 000 spectatrices et spectateurs accueilli·e·s chaque saison sont âgé·e·s de 3 à 18 ans, accompagné·e·s ou non de leur famille. Cette proportion est particulièrement importante et positionne le lieu comme un acteur majeur de la scène jeune public en métropole. Les artistes proposent à ces enfants et adolescents des spectacles poétiques, ludiques, surprenants, traversant toutes les esthétiques de l'art vivant et qui font toujours appel à leur curiosité et leur imaginaire. La fidélité des centaines de structures scolaires et périscolaires que nous recevons et les discussions avec les parents amenant leurs enfants dans ce lieu où eux-mêmes venaient à leur âge nous confortent dans cet axe de travail que nous avons toujours considéré comme prioritaire. La taille (120 places), l'acoustique et la configuration de notre salle sont parfaitement adaptées à ces représentations. Cela permet au public de profiter pleinement, visuellement et émotionnellement, de ce que les comédiens lui offrent. Mais à 6 € la place pour rester accessible à toutes et tous, et avec notre volonté de rémunérer décemment les équipes artistiques, l'équation budgétaire est impossible sans aides publiques. Comme les clubs de sport. Comme les agriculteurs avec la PAC. Comme les startups avec les programmes d'incubation. Comme les aménagements de village avec les fonds européens LEADER. Comme les industries avec le crédit impôt recherche. Comme le TER à 1 €… Oui, le théâtre du Grand Rond demande aujourd'hui un meilleur accompagnement des collectivités territoriales (Ville, Département, Région, État). Parce qu'historiquement, il a toujours été très peu soutenu. Parce que sans cela, les missions qui donnent du sens à son existence ne pourront plus être remplies. Et parce que le soutien public est un instrument majeur des politiques publiques. Quel que soit le domaine économique. Les institutions sont aujourd'hui confrontées à des choix douloureux, nous le savons. Notre secteur est aussi en grande difficulté. Nous posons la question de l'existence d'endroits tels que le Grand Rond avec juillet 2026 comme horizon d'un choix définitif. Parce que nous souhaitons provoquer un débat politique. Un débat de politique culturelle. Et nous aimerions avoir le temps de le mener, dans le dialogue et la réflexion, pour notre théâtre, mais également pour l'ensemble de l'écosystème métropolitain.









FLASHÉ

À CONTRE-COURANT

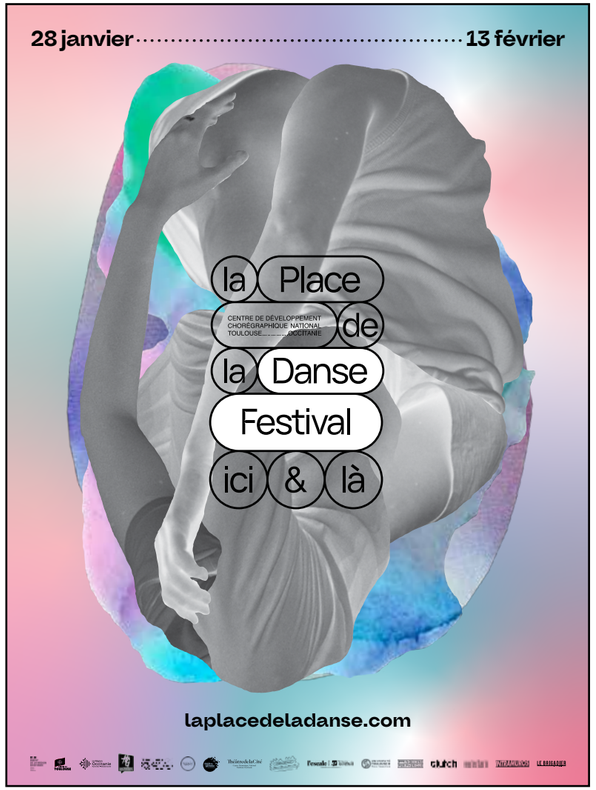
Connaissiez-vous la Contre-Histoire ou l'Histoire par en bas ? Initié dans les années 1960-1970 par Edward Palmer Thompson, le concept consiste à raconter les événements passés du point de vue des classes populaires et non pas de celui des élites. Le Théâtre du Rocher avait prouvé déjà en 2021 avec *Cito, Longe, Tarde* – en français *Fuis vite, loin, longtemps, et reviens tard* – que cette approche alternative produit de la matière à fictions. Nathan Croquet et Yohann Villepastour, en charge de la mise en scène du collectif, nous replongent dans l'univers (méconnu) des pirates du XVIII[e] siècle. Pourchassés par la marine qui les déclare par la loi « *hostes humani generis* », autrement dit « ennemis du genre humain », les rebelles des mers essaient de s'extraire des réalités violentes du commerce international pour cheminer vers leurs propres utopies égalitaristes. La scénographie quasi nue laisse toute latitude à l'imaginaire et aux récits entre épopées fantasmées et souvenirs réels, interprétés par Clarice Boyriven, Lucas Saint Faust, Emma Gautrand et Noé Reboul, les comédien·ne·s au plateau. « Nous voulons faire exister les 80 membres du bateau, (…) comme dans le premier volet où trois personnes faisaient apparaître par fragments une ville entière (…) Nos envies de jeu se situent à une intersection entre le bouffon, le théâtre récit et les apparitions fascinantes du théâtre forain. »

Texte : Mathieu Arnal
Photo : © Théâtre du Rocher

Hostes Humani Generis
Paysages de la contre-histoire #2

4 au 9 février
Le Pari, 21, rue Georges-Clemenceau, Tarbes
05 62 51 12 00 / www.lepari-tarbes.fr

13 et 14 février
Théâtre Jules-Julien, 6, avenue des Écoles, Toulouse
05 81 91 79 10
conservatoire.toulouse.fr/theatre-jules-julien







EN FLAG



« J'construis l'cadre, j'peins l'tableau et j'suis l'galeriste », chantait Oli avec son frangin Bigflo, dans le morceau « Tandem ». Deux ans plus tard, le rappeur joint la parole aux actes… Le voici propulsé commissaire d'une exposition inédite intitulée « le Musée imaginaire d'Oli ». Pensé avec Lauriane Gricourt, la directrice des Abattoirs, l'événement met en scène le panthéon du jeune Toulousain. Des œuvres iconiques de Juan Miró, Andy Warhol, Pierre Soulages ou Présence Panchounette côtoient des créations plus récentes du graffeur RESO ou du photographe urbain JR. Le chanteur, toujours aussi détonnant et fédérateur, en a profité pour imaginer autour de la manifestation une programmation culturelle éclectique ponctuée de concerts et de scènes ouvertes, performances, ateliers, masterclass. On va kiffer !

Texte : Mathieu Arnal

Photos : Présence Panchounette, *la dégénérescence guette les avant-gardes*, 1983 © Cédrick Eymenier / Oli © Fifou

Le Musée imaginaire d'Oli

Jusqu'au 4 mai
Musée des Abattoirs
76, allées Charles-de-Fitte, Toulouse / 05 62 48 58 00
www.lesabattoirs.org

ALERTE

LE CHIFFRE

12

12 millions d'euros, c'est la somme nécessaire aux travaux de rénovation d'Odyssud qui démarrent au second trimestre pour vingt mois. Le projet prévoit en particulier de rehausser la cage de scène et d'y installer un gril, ce plancher à claire-voie qui permet aux techniciens de marcher dans les cintres en toute sécurité. Toute la circulation des lieux a dû être repensée en fonction des espaces ajoutés : un nouveau stockage pour les décors et un nouveau foyer des artistes, accessible aux personnes à mobilité réduite.

Il a dit...



Joseph Carles, maire de Blagnac

« La culture à Blagnac ne doit pas être une variable d'ajustement. Les efforts budgétaires demandés par l'État ne doivent pas remettre en question les budgets alloués au monde culturel. La rénovation d'Odyssud montre l'engagement de la ville de Blagnac pour permettre à tous les publics, et notamment aux jeunes, d'avoir accès à la culture. Je reste pleinement mobilisé pour continuer à offrir un service culturel à la hauteur des ambitions de notre commune. »

© Ville de Blagnac-Fabien Ferrer



Bucolique

Dans le cadre des commémorations du centenaire de sa disparition, l'association « Musique au pays de Gabriel Fauré » a offert à la ville de Pamiers une statue en bronze du célèbre musicien, réalisée par le sculpteur Sébastien Langloÿs. Placée devant l'église où Fauré fut baptisé, l'œuvre montre une vision intrigante du compositeur souriant, pianotant sur une branche d'arbre-clavier d'où s'échappent des feuilles, comme des notes de musique qui s'envolent. Un siège intégré dans la sculpture permet même aux passants les moins pressés de s'asseoir tout contre l'artiste. © Sophie Voinis

Gentils grinçants

Entre chansons humoristiques et coups de gueule, les Wriggles se *tortillent* (en français) finalement depuis trente ans sur les scènes du théâtre musical d'humour. Reformé depuis 2019 avec l'album *Complètement red*, le quatuor composé de Stéphane Gourdon, Antoine Réjasse, Emmanuel Urbanet et Fabien Marais s'embourgeoise ironiquement cette fois-ci avec son dernier EP, *Quatre étoiles*. Un titre en référence à nos vies de gens heureux, inconscients des dangers qui guettent, comme la montée de l'extrême droite. « La françavaise » parodie Gainsbourg, mais a-t-on vraiment envie d'en rire : « Je suis venue vous dire que j'arrivais… Nous nous aimions, le temps d'une élection. » © Pidz

11 au 14 février / *Le Bijou, Toulouse* / *05 61 42 95 07* / *www.le-bijou.net*



RoboCopains

D'abord dire que ces trois garçons dans le vent ont du goût en matière de cinéma. Après un premier concert consacré à *Fargo* des frères Coen, l'expérimental Fragments a décidé d'utiliser ses petits engins sonores pleins de boutons mystérieux pour nous propulser jusqu'en 1987 (vous dites que vous avez fabriqué une machine pour voyager dans le temps, doc ?). Le film en question, c'est le dystopique *RoboCop* du remarquable Paul Verhoeven, que Benjamin Le Baron, Tom Beaudouin et Antoine Gandon revisitent pour nous, dans un choix d'orchestration electro-synthétique qui colle à l'image métallique de la pellicule, culte, forcément culte. © Gilles Pensart

31 janvier / *Pathé Wilson, Toulouse* / *www.pathe.fr*



The voice

Diva du blues ? La voix de Kaz Hawkins est tissée d'accents hérités, empruntés à ses idoles, Aretha Franklin, Nina Simone ou encore Etta James, auxquelles elle rend hommage en reprenant certains de leurs inoubliables standards comme « Shake », « Something's Got a Hold on Me » ou « Feeling Good ». Elle est aussi patinée – cette voix – de ce qui l'a sûrement modelée : les aléas de la vie que chante Kaz Hawkins, sur la partition mouvementée de sa propre existence, entre dépression et paradis artificiels. Elle vient de là, elle vient des tripes. © Philip Ducap

22 et 23 janvier
Salle Nougaro, Toulouse / *05 25 63 12 00* / *sallenougaro.com*





Beaux trucs en plumes

Certes il faut prendre la rocade jusqu'à Saint-Orens, mais quand on aime les paillettes on ne compte pas ! C'est là, niché dans ses strass et ses boas de grande Zohra, que vous attend le *Milady Opéra*, un music-hall porté par la passion de son fondateur Michaël Maléry, lui-même danseur et chanteur d'opéra. Avec la chorégraphe Morgane Comans, ils ont imaginé la revue *Milady World* qui rend hommage à tous les genres cabarettiques de la chanson française et internationale, du flamenco au french cancan en passant par le fameux kazatchok des cosaques popularisé en son temps par… Rika Zaraï. Zaï zaï ! © D.R.

17, 18 et 25 janvier, 7, 13 et 14 février, 6 et 8 mars / *Le Milady Opéra, Saint-Orens / 05 34 40 67 56 / www.miladyopera.com*

Chaleur sous les dorures

Bien sûr, en 1724, le cinéma n'avait pas encore immortalisé le magnifique couple que formeraient un jour à l'écran Liz Taylor et Richard Burton, mais la passion sulfureuse de César et Cléopâtre suffit sans nul doute à expliquer le succès que rencontra l'opéra de Haendel dès sa création. Si on y ajoute des airs inoubliables *(Piangerò la sorte mia, Va tacito e nascosto…)* auxquels des générations de chanteur·se·s d'opéra ont pu confronter depuis leur voix et leur talent, *Jules César* est sans conteste un chef-d'œuvre. Pour son entrée au répertoire du Capitole, le chef Christophe Rousset, spécialiste du répertoire baroque, prend en charge la direction musicale, dans une mise en scène contemporaine de Damiano Michieletto toute de sombre vêtue.
© Vincent Pontet

21 février au 2 mars
Opéra national du Capitole, Toulouse / 05 61 63 13 13 / opera.toulouse.fr





Gabryël, artiste introspectif

« Artiste complet made in Toulouse de la Génération Y au genre electro-pop », dit son site internet à ceux qui ne le connaissent pas encore. Après les succès de « Madame Peine », « Nuage Noir », « Pas la moindre haine » ou « Venus d'ailleurs », le jeune auteur-compositeur-interprète révèle avec « Tous ses souvenirs » un univers plus intimiste qu'à l'ordinaire, où la mémoire des émotions (les hauts et les bas de l'existence, les blessures et les rires) s'entrelace à la poésie et à la tendresse. Une jolie ballade, portée par une voix aérienne et de subtiles harmonies entre pop, folk et chanson française, que l'on peut écouter sur les plateformes musicales et sur sa chaîne YouTube. © D.R.

6 février / *Théâtre de Poche, Toulouse*
05 61 46 92 30 / theatredepochetoulouse.fr

Événements détonnants
Label des événements éco-responsables en Occitanie

Écolo-slow

31 Notes d'été, événement itinérant phare du conseil départemental de Haute-Garonne, a reçu fin novembre le label régional « Événements détonnants » décerné par l'association Élémen'terre. Cette distinction récompense les actions mises en place pour réduire l'empreinte carbone (indicateur qui mesure la quantité de gaz à effet de serre relâchée dans l'atmosphère) du festival. L'organisation privilégie une alimentation locale et de saison issue des circuits courts, la mise en avant du tri sélectif des déchets, incite à limiter l'usage de la voiture individuelle au profit du covoiturage et de moyens de transport doux tels que le vélo ou le bus. On dit bravo.

Viva Costa-Gavras !

Créé en 2018, le Festival international du film politique (FIFP) de Carcassonne valorise (comme son nom l'indique) des formes de cinéma « poing levé » et humanistes, qui cherchent à éveiller les consciences individuelles et collectives. Les combats qui restent à mener traversent la programmation chaque année de leur urgence. Ils sont le reflet d'un monde où les inégalités prospèrent : brutalité au travail, violences faites aux femmes et aux minorités, impunité des régimes autoritaires. Cette année le festival honore un maître en matière de dénonciation politique, le metteur en scène Costa-Gavras. Présenté en avant-première, son dernier long métrage *le Dernier Souffle*, adapté du livre de Claude Grange et Régis Debray, fait dialoguer un médecin et un écrivain incarnés par Denis Podalydès et Kad Merad sur la question de la fin de vie. Pas gai mais universel. © Romana Dodici

16 au 20 janvier
Divers lieux de Carcassonne / festival-cinema-carcassonne.org





Images à réfléchir

Nés en 2003, les Vidéophages sont une association qui programme du court métrage de toutes sortes, de toutes formes, dans des domaines très variés allant de la fiction au documentaire, en passant par l'animation. Le collectif mène une passionnante action d'éducation à l'image auprès de communes et de structures pédagogiques à travers des projections, des soirées thématiques mensuelles ou un temps de festival intitulé Faites de l'image qui a lieu chaque année dans un quartier différent. Cette saison, entre autres projets, c'est à Alban-Minville qu'ils amènent une exposition vidéo, « l'Aparté », où des mini films sont projetés en reflet à la surface d'objets du quotidien, sur des joujoux ou au fond d'une baignoire. Insolite et futé.
L'Aparté © Médiathèques de Roannais Agglomération

24 février au 28 mars
Centre culturel Alban-Minville, Toulouse
05 67 00 11 52 / www.lesvideophages.org



ANNIVERSAIRE

HIP HIP HIP !

En 2025, la compagnie L'Esquisse, implantée à Altigone où elle donne chaque année en janvier un Rendez-vous Molière à un public de jeunes et de moins jeunes, fêtera ses trente ans. L'occasion festive pour son directeur artistique, Jérôme Jalabert, de ne pas bouder son plaisir et de rappeler que Molière se joue toujours, partout et avec bonheur, puisque la compagnie fait re-découvrir ses classiques depuis des décennies « à la France entière, jusqu'en outre-mer et à l'étranger. Plus de 1 000 représentations pour *le Médecin malgré lui* et *les Fourberies de Scapin*, plus de 500 pour *Public or not Public* et *le Malade imaginaire*, plus de 400 000 élèves qui ont assisté à nos classiques, 16 participations au Festival d'Avignon, que de chiffres certes, mais aussi que de mots depuis trente ans ! », s'enthousiasme le comédien. Trente ans trente créations : la prochaine verra le jour en septembre 2025 « à domicile ».

© Compagnie de l'Esquisse

Jusqu'au 1er février
Altigone, Saint-Orens-de-Gameville / 05 61 39 17 39
altigone.fr

De mots et de briques

À écriture ciselée, cadre ciselé, et à tout seigneur tout honneur, c'est dans le magnifique hôtel d'Assézat que le poète Bruno Ruiz, habitué des plateaux de théâtre toulousains, sera mis au-devant de la scène. Son œuvre prolixe, composée de poèmes, comptines, récits courts, chansons diverses, aphorismes et essais brefs, sera analysée et remise en perspective lors d'une conférence donnée par sa fille Coline, agrégée de lettres classiques et chargée de recherches au CNRS. Quinze volumes, ça n'est pas rien.

© Jean-Pierre Montagné

30 janvier / *Hôtel d'Assézat, Toulouse*
jeuxfloraux.fr

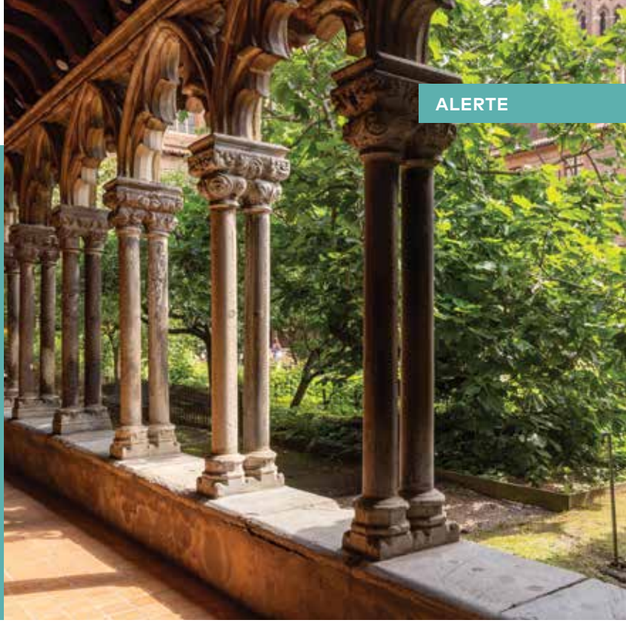




Feux de l'amour

Galin Stoev aime les méandres des dédales sentimentaux. *Insoutenables longues étreintes* en 2018 explorait déjà les amours passionnées de trentenaires en mode sex, drugs and rock'n roll. Cette fois, avec *Illusions*, le metteur en scène nous embarque dans les paradoxes amoureux de deux vieux couples d'ami·e·s qui échangeraient bien leurs mirages et leurs compagnons respectifs. L'amour est-il soluble dans la durabilité du bonheur conjugal ? Réponse en février. © Marie Liebig

5 au 14 février
ThéâtredelaCité, Toulouse
05 34 45 05 05 / theatre-cite.com



ALERTE

Les Augustins ont besoin de nous

Il est dans tous les guides de voyage et pour cause, il est magnifique : la mairie de Toulouse s'est engagée à sauvegarder la beauté et l'intégrité du cloître des Augustins. Après le gros œuvre (charpente, toiture, électricité, réseaux), c'est au tour des colonnes et des chapiteaux de faire l'objet d'une grande campagne de restauration. La collectivité, avec l'appui de la Fondation du Patrimoine, a en effet lancé en novembre une opération de financement participatif, ouverte aussi bien aux particuliers qu'aux entreprises. © Patrice Nin

www.augustins.org/fr/financement-participatif-colonnes



Artistes en écho

« Au fil des collections » est un axe mis en place par le musée Fabre pour faire dialoguer entre eux les travaux d'artistes et de plasticiens français et les collections du musée. Pierre Buraglio réinterprète ainsi certaines de ses œuvres en les frottant aux tableaux de maîtres qui l'ont inspiré, Bazille, Courbet, Leenhardt… Dominique De Beir, elle, va chercher moins du côté des motifs que des techniques : elle resitue sa propre pratique, fondée sur l'inscription et le marquage des supports (papiers d'archives et recyclés, cartons d'emballage, polystyrène isolant), dans un vis-à-vis fécond avec celles employées par ses modèles comme Pierrette Bloch, Simon Hantaï ou Michel Parmentier.

© Dominique De Beir

Jusqu'au 2 mars
Musée Fabre, Montpellier
04 67 14 83 00 / www.museefabre.fr

Bleu horizon

La prochaine exposition temporaire du musée Soulages s'intéresse au travail protéiforme de Geneviève Asse. L'artiste peintre et graveuse, résistante discrète lors de la Seconde Guerre mondiale, amie de Samuel Beckett et grande figure de l'abstraction des années 1960, s'est singularisée en élaborant le fameux « bleu Asse », une teinte désaturée inspirée des rivages de son Morbihan natal, pour laquelle elle est mondialement connue. L'accrochage ici présenté rassemble près de 70 œuvres, essentiellement des peintures sur toile et des œuvres sur papier, des dessins et des estampes. Longtemps occultée par ses collègues masculins, elle mérite (comme bien d'autres) d'être redécouverte à sa juste valeur.



Geneviève Asse, *Sans titre*, 1970 © catalogue raisonné Laurentin Asse

25 janvier au 18 mai / *Musée Soulages, Rodez / 05 65 73 82 60 / musee-soulages-rodez.fr*



Carton précieux

Eva Jospin a exposé ses œuvres géantes faites de carton lacéré-collé dans des lieux prestigieux et chargés d'histoire, du château de Versailles à Venise en passant par la Villa Médicis, le Festival d'Avignon ou le Grand Palais qui l'accueillera en 2025 pour une carte blanche monumentale. Mais pour l'heure, chance ! c'est à Toulouse, sous le dôme de La Grave dont elle revisite l'histoire hospitalière pleine de prostituées et de lépreux, qu'elle a déposé des œuvres découpées au cutter avec la minutie qui sied aux entreprises gigantesques : sous sa lame, les tours font bientôt 10 mètres et les forêts s'emplissent de mystère. Nous, spectateurs petits Poucets, entrons cœur battant dans ce tout magnifique et cet imaginaire.

Jusqu'au 30 mars
La chapelle de La Grave, Toulouse
monuments.toulouse.fr



Foules sentimentales ?

Le Quai des Savoirs s'intéresse pour la première fois au grégaire et aux foules avec sa dernière exposition « Comme des moutons ? ». Conçue et réalisée par la Cité des sciences et de l'industrie, avec le soutien du Max Planck Institute for Human Development de Berlin, elle propose un parcours autour de trois grandes thématiques : les foules compactes, comme les manifestations ou les concerts, celles piétonnes qui animent nos espaces urbains, et celles qui certes restent numériques, mais pas inoffensives, reflet des comportements collectifs en ligne. Le sujet, singulier, ultra actuel, devrait à n'en pas douter attirer du monde… © Romain Moretto

31 janvier au 2 novembre / *Quai des Savoirs, Toulouse*
05 67 73 84 84 / quaidessavoirs.toulouse-metropole.fr



Mademoiselle aime les rebelles

Professeure et vice-présidente déléguée à la culture à la faculté Jean-Jaurès, autrice de nombreux ouvrages sur l'avant-garde théâtrale contemporaine – le Living Theatre des sixties entre autres –, éditrice spécialiste des cultures anglo-saxonnes, Émeline Jouve pourrait mettre en avant ses titres de noblesse universitaires. Pourtant, comme le célèbre Bartleby, *elle préfère ne pas*. Elle préfère partager ses recherches et son goût des autres : son dernier essai décrypte pour nous le théâtre étatsunien en postulant (à juste titre) qu'ici, on connaît mieux leur western que leur scène dramatique. Elle nous embarque dans l'histoire du genre, des années 1910 à nos jours, en compagnie d'artistes rebelles vis-à-vis de l'institution incarnée par Broadway et ses mirages. Intelligent et fun, *what else* ?

Un siècle d'avant-garde. Essai sur le théâtre étatsunien, *Émeline Jouve, Deuxième époque, janvier 2025, 152 pages, 17,50 €.*
www.deuxiemeepoque.fr



Petits princes

Avec Sylvain, Charlie a enfin un ami avec qui partager son amour des trains, les histoires de son papi, cheminot et ancien résistant, et les disputes de ses parents. Un jour il est témoin d'un accident de train et son grand-père meurt. Deux drames, c'en est trop : Charlie perd la mémoire. Pour l'aider, Sylvain décide qu'ils vont bâtir ensemble un circuit miniature… Metteur en scène, dramaturge, longtemps directeur artistique de la compagnie Nelson Dumont, puis de la Manufacture des sons, Henri Bornstein a construit une œuvre dramatique tournée vers la jeunesse, en proximité avec le théâtre musical, axée sur la sensibilisation des publics, notamment des quartiers prioritaires, et sur les écritures qui donnent une voix à ceux qui n'en ont pas. Ce dernier opus est un roman pour les + de 12 ans qui s'intéresse à la parole de deux enfants. Émouvant.

Sortie de rails, *Henri Bornstein, la Joie de lire, novembre 2024, 156 pages, 12,90 €. www.lajoiedelire.ch*

Lecture : 1er février
Ombres Blanches, Toulouse / 05 34 45 55 32 / www.ombres-blanches.fr



Monsieur Cinéma

Universitaire et cinéphile bien connu des Toulousains, Serge Regourd a publié une *Anthologie des acteurs et actrices du cinéma français et de la télévision* dont le 3e tome vient de sortir. Le principe : viser l'exhaustivité et accorder le même quart de page à tou·te·s les comédien·ne·s, connu·e·s ou moins connu·e·s, du petit et du grand écran, mais aussi de la scène théâtrale. Les seconds rôles, parfois oubliés, et les « stars » sont traités sur un pied d'égalité face à la postérité et Robert Le Béal (que tous ceux qui le connaissent lèèèvent le doigt) voisine avec Elsa Zylbertstein. Enfin, pas tout à fait, puisque tout le monde est rangé par ordre alphabétique, et heureusement : 3000 entrées en tout, environ 1000 acteur·rice·s par tome – du début des années 1930 aux années 2000, ça fait du (beau) monde !

Anthologie des acteurs et actrices du cinéma français et de la télévision, *tome 3. Serge Regourd, Un autre Reg'art, décembre 2024, 340 pages, 24 €.*
www.unautrereg-art.com



10 ans, ça se fête !

C'est un début d'année anniversaire et goulu pour la compagnie Voraces, dont on aime les appétits féroces pour des textes qui n'ont pas froid aux yeux, ni ailleurs. Joie de retrouver sous la direction de Céline Cohen Régis Goudot en comédien nuancé (signe astrologique « feu-sous-la-mélancolie »), qui incarne Jean-Pierre devenu Marie-Pierre : pas facile d'être soi dans ce monde où, malgré les rejets, il faut continuer à sourire *le Mardi à Monoprix*. Agent double pour agente provocatrice, le même Goudot vire metteur en scène quand il s'agit cette fois de diriger la généreuse Céline Cohen, comédienne. Que ce soit dans la clandestinité adultère du trio de *l'Amant* de Pinter ou dans le performatif *Sade X*, où les deux comparses titillent nos morales enfin décorsetées, comment vous dire : on les suit. Le Mardi à Monoprix © Vincent Capelli

22 au 25 janvier
Le Fil à Plomb, Toulouse / 05 62 30 99 77 / theatrelefilaplomb.fr

26 février au 1er mars
Cave Poésie, Toulouse / 05 61 23 62 00 / www.cave-poesie.com

13 et 15 février
Le Kalinka, Toulouse / 05 61 42 28 72 / www.lekalinka.com



Rostaing tous azimuts

Marlène Rostaing a de l'appétit. La chorégraphe, danseuse, comédienne entame son (petit) marathon de janvier par la formule « 1+1 » de l'Escale : une entrée pour deux spectacles courts et une planche de dégustation au bistrot. Elle démarre à plein gaz par *Marie Blues*, solo dingo dans lequel elle donne la parole à la Vierge Marie, devenue Vierge Piscine, une surfeuse impuissante à sauver ses proches, avant de poursuivre la soirée avec son ami le batteur Éric Perez pour un concert electro-poético-déjanté. Une semaine plus tard, les deux complices, accompagnés par plusieurs étudiants de l'Ésacto'Lido et de la Place de la danse, se retrouvent pour *Empathie - la lutte des anges*, un work in progress chanté et dansé qui questionne la violence reçue ou donnée dans notre société. *Loco !*
Marlène Rostaing © Florent Cocâtre

17 janvier
L'Escale, Tournefeuille / 05 62 13 60 30
lescale-tournefeuille.fr
24 janvier
La Grainerie, Balma / 05 61 24 33 91
la-grainerie.net

SERGE PEY

« La poésie est un pléonasme de la liberté. »

Réaliser un entretien par écrit avec Serge Pey est presque un non-sens. On perd le rythme si singulier de sa diction, la présence charnelle de sa voix, la charge roborative de son accent tonique, qui définissent autant que ses publications son identité de poète. Cependant, même réduite à sa forme de papier, sa parole est précieuse, portant sa singularité dans le vacarme assourdissant du monde, toujours libre, toujours debout.





Aujourd'hui, quel poète êtes-vous ou essayez-vous d'être ?
Je crois que nous sommes des héritiers, et, pour reprendre cette expression très galvaudée, nous sommes « des nains sur des épaules de géant ». J'essaie d'être le poète que j'ai rencontré dans les livres que je n'ai pas écrits, dans les livres des autres, car, issu d'une famille d'ouvriers républicains espagnols, je suis devenu libre par la lecture. Le poète que j'essaie d'être ou que j'ai voulu suivre, comme une ombre ou un ressuscité, c'est bien entendu celui qui écrit des poèmes. Et donc c'est le poème que je suis. Ceux de Yánnis Rítsos, Pablo Neruda, Maïakovski. Tous ceux que j'ai appris par cœur, étant jeune, la poésie française qui se fonde sur la malédiction, avec « Villon, braqueur, assassin de curé, homosexuel… », comme l'écrivait le Lagarde et Michard à l'époque. Enfant, on récitait « la Ballade des pendus » – *Frères humains, qui après nous vivez* –, ou celle « des Dames du temps jadis » : *Dites-moi où, n'en quel pays / Est Flora la belle Romaine, / Archipiades, ne Thaïs / Qui fut sa cousine germaine*… Vous voyez, je m'en souviens encore.
Le poète que j'essaie d'être, c'est aussi le poète qui ne sait pas écrire, le poète analphabète. J'ai voulu être poète pour dire la parole des pauvres. Le pauvre, c'est celui qui sait partager ; le modèle du poète, c'est de la même manière celui qui va partager la parole des autres. Alors j'écris avec derrière moi toute la poésie du monde, celle des illettrés et celle des grands savants qui sont un peu la même chose, et je marche en ce sens jusqu'à mon propre poème. Lorsque je me regarde dans la glace, je détruis immédiatement le miroir ; dans les débris du miroir, je vois plusieurs visages, j'en prends un au hasard et c'est toujours le visage d'un autre, c'est le « je est un autre » de Rimbaud. Mon poète préféré aujourd'hui, c'est celui que je ne connais pas encore.

Toute votre vie, vous avez œuvré, au sens artistique du terme – vous avez fait œuvre – aux côtés des opprimés et des résistants à l'oppression. Vous incarnez l'action poétique qui est une lutte de libération par le pouvoir performatif du langage. Où vous porte l'action poétique en ce moment ?
Je ne peux pas être réduit non plus à l'engagement social et politique du poème. Je pense que rien n'échappe à la poésie : l'amitié, l'amour, les bêtes, le paysage, les étoiles, les livres et la lutte des êtres humains pour leur dignité, pour leur honneur, pour leur liberté dans une égalité et une justice. Mais je n'écris pas seulement des poèmes dans ce sens-là, même si tous les poèmes, y compris ceux sur les paysages, sont des poèmes de liberté. La poésie est un pléonasme de la liberté, c'est l'exploration d'une extrémité du réel, c'est l'extrémité de la folie du monde.
Alors, j'écris des poèmes engagés, évidemment. Comme en juin, quand me l'a demandé Abdellatif Laâbi (ndlr : qui a dirigé une anthologie de la poésie palestinienne publiée aux éditions Points) après que le Marché de la Poésie a essayé d'annuler, à Paris, la mise à l'honneur de la Palestine pour sa 42e édition. Quand je mène campagne pour Léonard Peltier (ndlr : militant amérindien incarcéré aux États-Unis depuis près de cinquante ans). Systématiquement je fais un poème pour lui dans le langage des Indiens des plaines. Ce ne sont pas les événements, les accidents qui manquent, hélas, mais la poésie n'est pas que cela, elle est partout. Elle est un concours de circonstances. La poésie est la convocation des concours de circonstances.

Comment le choix de la poésie action, « poésie qui fait vivre le poème en dehors du papier », s'est-il imposé à vous ?
Je suis un troubadour, j'ai été formé comme ça, je ne sais pas pour quelles raisons. Peut-être pour avoir entendu, lorsque j'étais enfant, les chants de flamenco de mes voisins gitans…
Pour moi le poème s'est toujours dit à haute voix, comme le chant, c'est la même chose. Pendant des années, avec les poètes remarquables Henri Heurtebise (ndlr : qui publia les premiers écrits de Serge Pey) et Claude Saguet, nous avons monté des spectacles dans lesquels nous disions les poèmes. Je me suis émancipé ensuite de ces groupes-là pour faire une carrière un peu différente, plus radicale, de troubadour post-moderne, mais la poésie pour moi a toujours été liée à l'action. Je suis dans cette respiration-là. Je ne sépare pas la façon de dire un poème avec la façon de le vivre avec mon corps. Rimbaud disait : « La poésie ne rythmera plus la vie, elle sera en avant. » Je suis parti de ce postulat, donc la poésie qui m'intéresse n'est pas celle qui rythme l'action, ou la vie, mais celle qui la devient.

Quelle est la dernière poésie action que vous ayez dite ou « vécue » ?
La dernière poésie action que j'ai réalisée, c'était à Strasbourg en novembre dans le cadre de l'Académie des écrivain·e·s sur les droits humains (ndlr : à l'initiative de l'université et de la Ville de Strasbourg, neuf écrivain·e·s se sont uni·e·s pour rappeler la puissance de résistance de la littérature

> « **Offrir un poème à quelqu'un qui n'en a jamais lu de sa vie, c'est là que commence la révolution.** »

contre les désordres du monde, mais aussi pour faire état des menaces qui pèsent sur le livre et leur auteur ou autrice). J'ai repris devant une centaine d'étudiants mon poème sur la torture électrique. J'ai utilisé un poulet que j'avais acheté chez un boucher, que j'ai attaché avec des câbles électriques.
Chaque année, je proclame aussi le prix international et atemporel de poésie clandestine que je donne à des morts, des hommes et des femmes, qui furent de très grands poètes, lors de célébrations menées un peu partout dans le monde. C'est très politique puisque je venge la parole de celles et ceux qui ne peuvent plus parler. J'ai fait beaucoup d'actions pour Antonio Gramsci (ndlr : penseur marxiste prisonnier du fascisme, 1891-1937) qui habitait en Sardaigne à côté de l'endroit où nous avons une maison avec Chiara (ndlr : Chiara Mulas, sa compagne, performeuse et artiste plasticienne). Ce serait long à raconter, toutes ces actions. Certaines sont développées dans mon livre *le Trésor de la guerre d'Espagne*, si ça intéresse vos lecteurs.

Votre parcours est indissociable des pensées marxiste et situationniste, qui ont participé à votre construction, vous avez vécu les grandes utopies des années post-68, vous êtes fils de résistant républicain espagnol. Votre vocation est née entre autres au contact de la poésie de Lorca, l'homme qui prit parti devant les fascismes… Comment vivez-vous votre vie d'artiste et votre quotidien d'homme dans une époque dominée par le culte du fric et soumis à l'extrême-droitisation des pensées ?
C'est la seule façon de vivre et de résister que d'écrire des poèmes. La poésie n'est pas un enjolivement, c'est elle qui nous permet de résister – puisque que c'est ça la question – en posant de manière systématique la question de l'être. Aujourd'hui, comme hier, face à la monstruosité visible et invisible, il n'y a que le poème qui nous reste, même si la poésie est en crise. Il faut renverser la dialectique, la poésie est en crise mais la crise est une poésie. Il faut trouver dans la crise de l'humanité les ingrédients qui vont la transformer, la révolutionner. Écrire un poème révolutionnaire, ce n'est pas expliquer la révolution dans un poème, c'est transformer le rapport que j'ai avec l'autre. C'est de cette façon que l'on peut être présent. Il ne faut pas être, je crois, à l'avant-garde, il faut être à la garde, dans une présence irrémédiable, et essayer de faire reculer l'horizon. Offrir un poème à quelqu'un qui n'en a jamais lu de sa vie, par exemple, c'est là que commence la révolution.

Vous ne souffrez donc pas de la période actuelle ?
Je souffre de la non-transmission des fantômes. Je rencontre de moins en moins de gens qui ont une culture poétique, de moins en moins d'adolescents qui récitent des poèmes par cœur. Quand on ne connaît pas François Villon, aujourd'hui, ça me peine pour François Villon, qui est un poète remarquable. Ceux qui ignorent Neruda, Ginsberg, ceux qui n'ont pas lu une seule ligne de Maïakovski, de Claudel, de Saint-John Perse, d'Antonin Artaud, ça me fait mal. J'ai mal à l'école qui ne peut plus transmettre le poème. À une société qui ne peut répondre à la poésie, même si je rencontre des résistants magnifiques, des professeurs, qui portent les poèmes à bout de bras qu'ils font réciter aux enfants debout devant les tables et qui réinventent le monde. Il y a une fédération, une solidarité, une fraternité que nous devons mettre en place avec les transmetteurs de poèmes. Car devant il y a l'ennemi, l'ennemi qui nous prive de télévision, de radio, d'espace médiatique. Je crois aussi que la technologie a cassé une partie de la mémoire, et la poésie qui chevauchait le grand cheval du rythme est en train de baisser. Le livre de poésie s'écroule. Or, une humanité qui n'a plus de poème pour aimer, pour affronter la mort ou pour vivre l'espérance est une humanité perdue. C'est ce que dit l'évangile de saint Jean…

Vous menez donc un combat contre la censure poétique…
Ce qui est terrible, c'est qu'il s'agit d'une censure acceptée. Le fascisme dans lequel nous baignons est celui de la censure. Regardez, avant, sur

«

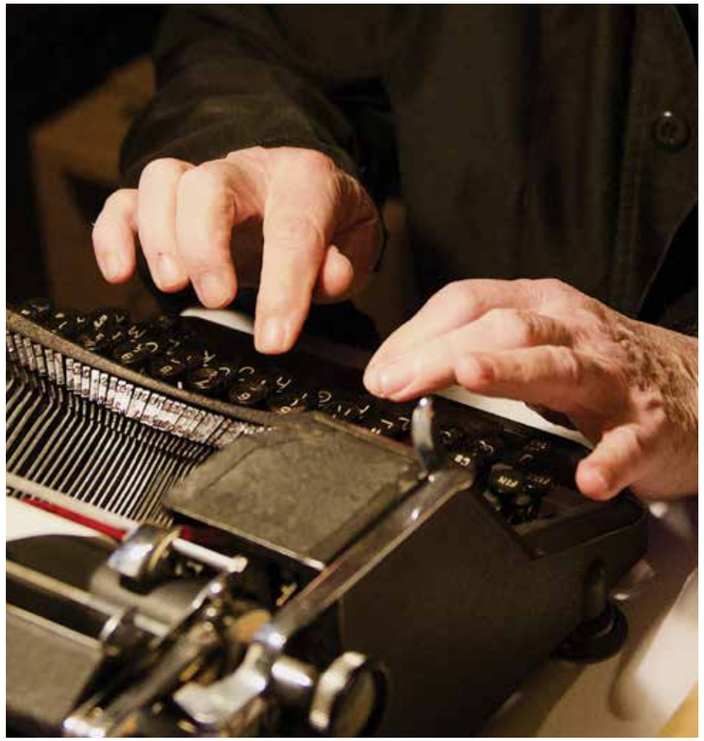
Une humanité qui n'a plus de poème pour aimer, pour affronter la mort ou pour vivre l'espérance est une humanité perdue.

 »

France Culture, nous avions des semaines de poésie formidables avec André Velter, et aujourd'hui : plus rien. Pourquoi n'entend-on plus Boris Vian à la radio, pourquoi n'entend-on plus Léo Ferré depuis des années, Colette Magny ? La poésie passait aussi par la chanson populaire. C'est pourquoi je vais dans les classes, bénévolement, pour parler avec les enfants et pour dire à leur instituteur de les faire chanter. La poésie, quand on retrace son histoire, est séparée entre la poésie de la liberté et la poésie de cour. Je les connais, les poètes qui poétisent pour courtiser. Ils se sont souvent mis au service d'une idéologie ou d'une religion. Le poète de notre modernité est celui de la liberté, de







la liberté de fond et de la liberté de forme. Toute la poésie du XXe siècle en France s'est construite sur cette quête de liberté, et contre l'autre poésie, celle de la mauvaise rime, de la gymnastique musicale. Or, cette poésie de la modernité disparaît peu à peu des mémoires.
Donc le combat politique que je mène est celui pour le poème, pour le livre du poème, contre une société qui casse la poésie, la méconnaît, la censure ou la dénature. Bien sûr le combat paraît inégal, d'un côté je suis avec mon petit bâton de noisetier et en face il y a l'empire de l'idéologie dominante et des milliardaires. Mais le pire serait de capituler, nous ne pouvons pas capituler.

Croyez-vous à un retour des utopies et à un regain du sentiment d'espérance ?
L'histoire, c'est le récit d'une liberté, c'est toujours le récit d'une liberté. Il n'y a pas que Mai-68. Le catharisme était une utopie. Les utopies des années 1970, c'est nous, dans notre jeunesse, qui les avons inventées. Quand on bombait les poèmes des surréalistes sur les murs, les vers de Rimbaud, de Karl Marx qui a écrit des poèmes magnifiques, ou des situationnistes – la pensée situationniste est une pensée poétique –, avec Guy Debord et Raoul Vaneigem, qui ont participé, c'est vrai, à ma construction. Aujourd'hui c'est à la jeunesse de susciter ce nouveau bouleversement. « Quand l'extraordinaire devient quotidien, c'est qu'il y a la révolution », disait Che Guevara. Mais cet extraordinaire qui devient quotidien, on ne peut pas le décréter, ça arrive ou ça n'arrive pas. Je ne sais pas si je pourrai voir de mon vivant un nouveau mouvement d'espérance. Je sais qu'en ce moment je vois plutôt un reflux. Mais c'est parce qu'il y a le reflux que le poème doit s'ériger en digue. La poésie est l'acte libre qui prépare la venue de la liberté, c'est un acte d'espérance qui attend l'espérance, qui attend la collusion entre le désir d'espérance prophétisée et le désir d'espérance réalisée.
Attention, cependant, à ne pas confondre poème et utopie, les utopies peuvent être dangereuses politiquement. Je suis du côté des poètes qui ont été sur toutes les scènes de l'insurrection et sur les barricades de l'esprit, évidemment, mais on ne peut pas établir une équivalence entre poésie et utopie, même si l'utopie se nourrit de la poésie. Au fond, la poésie ne peut être qu'amoureuse. On n'impose pas l'amour, on n'impose pas un poème. Un poème se partage à condition que ceux qui le reçoivent répondent avec un autre poème. Le poème unique est dangereux, qu'il soit écrit par Rimbaud ou par Jésus-Christ.

Votre pratique littéraire et poétique se mêle intimement à d'autres formes d'art telles que le théâtre et les arts plastiques. Vous êtes d'ailleurs un théoricien de l'art contemporain en marge des grands réseaux du marché de l'art. Quel regard portez-vous sur ce monde-là ?
Si la poésie est piétinée, l'art contemporain, qu'on appelle souvent l'art « content pour rien », est aux mains des marchands d'une façon éhontée, obscène. Donc, c'est vrai, je ne me reconnais pas souvent dans les expositions. En revanche, je sens qu'il y a des frémissements de vérité, d'authenticité, dans la captation de la douleur et de la confusion de cette société qui nous est restituée. Le danger, bien entendu, c'est la confiscation de notre pensée et de notre *faire* par ceux qui n'ont strictement rien à faire de l'art. Y compris les collectionneurs milliardaires. Que les riches achètent de la peinture, tant mieux pour les peintres, il faut des collectionneurs qui collectionnent, comme l'Église l'a fait en son temps, mais comment faire pour que le capital n'anéantisse pas l'art ? Aujourd'hui tout est spectacle, l'art contemporain est spectacle, or une œuvre d'art n'est pas forcément un spectacle. En ce sens, je suis un réactionnaire, je réagis, car je trouve que l'œuvre d'art est une démarche métaphysique, essentialiste, qui remet en question l'être profond, et qu'il y a un monde, un gouffre, entre l'artiste et le marchand.

En tant qu'auteur mais aussi, au sein de l'université du Mirail devenue Jean-Jaurès, comme maître de conférences, ancien directeur du séminaire de poétique d'action et de l'atelier de poésie du CIAM, vous n'avez eu de cesse de vous adresser à la jeunesse. Modestement, *le Brigadier* vous offre

un nouvel espace pour lui parler : qu'avez-vous envie de lui dire ?
Je ne suis pas, heureusement, coupé de la jeunesse, puisque je vais voir régulièrement mes anciens étudiants, qu'ils viennent me voir chez moi, travaillent avec moi… Je peux leur dire : « Ayez l'honneur de votre parole, aimez, n'écoutez pas les idéologies dominantes quelles qu'elles soient, sauvez les livres, et essayez d'apprendre un poème par jour (*rires*). Inventez des poèmes qui peuvent rester debout ; inventez des chemins qui marcheront en vous dans les autres. » C'est difficile aujourd'hui de dire quelque chose. Je crois que la crise de la société est une crise de la spiritualité et la poésie est une spiritualité. C'est la reine des spiritualités. Vivre le poème, c'est vivre la spiritualité du poème dans la main tendue à l'autre. Être un poète aujourd'hui, c'est ne pas fermer les yeux devant un immigré qui se noie en mer Méditerranée ou au Pas-de-Calais. Être un poète aujourd'hui, c'est avec son poème construire le bateau qui le sauvera. Le seul conseil que peut donner le vieux poète que je suis, qui, au fond, n'a écrit que le poème de sa jeunesse tout au long de sa vie, est de suivre le poème. La poésie, c'est l'intelligence, c'est la grande clairvoyance de la mort, et, par cette intelligence, par cette clairvoyance, c'est un chemin de liberté. Pourquoi dis-je aux jeunes de lire les poètes dans les livres, de les étudier ? Pour qu'ils voient quel chemin avant eux ces poètes ont emprunté pour réaliser leur liberté. Quand je dis « lisez Artaud ! », c'est pour apprendre comment Antonin Artaud a réussi à réaliser sa liberté dans la douleur. Ou Victor Hugo, peu importe. Parce que celui qui se libère se trouve soi-même, et celui qui se trouve soi-même peut trouver le monde.

Propos recueillis par Bénédicte Soula
Photos : © Jean-Pierre Montagné

Rencontre avec un facteur de la poésie

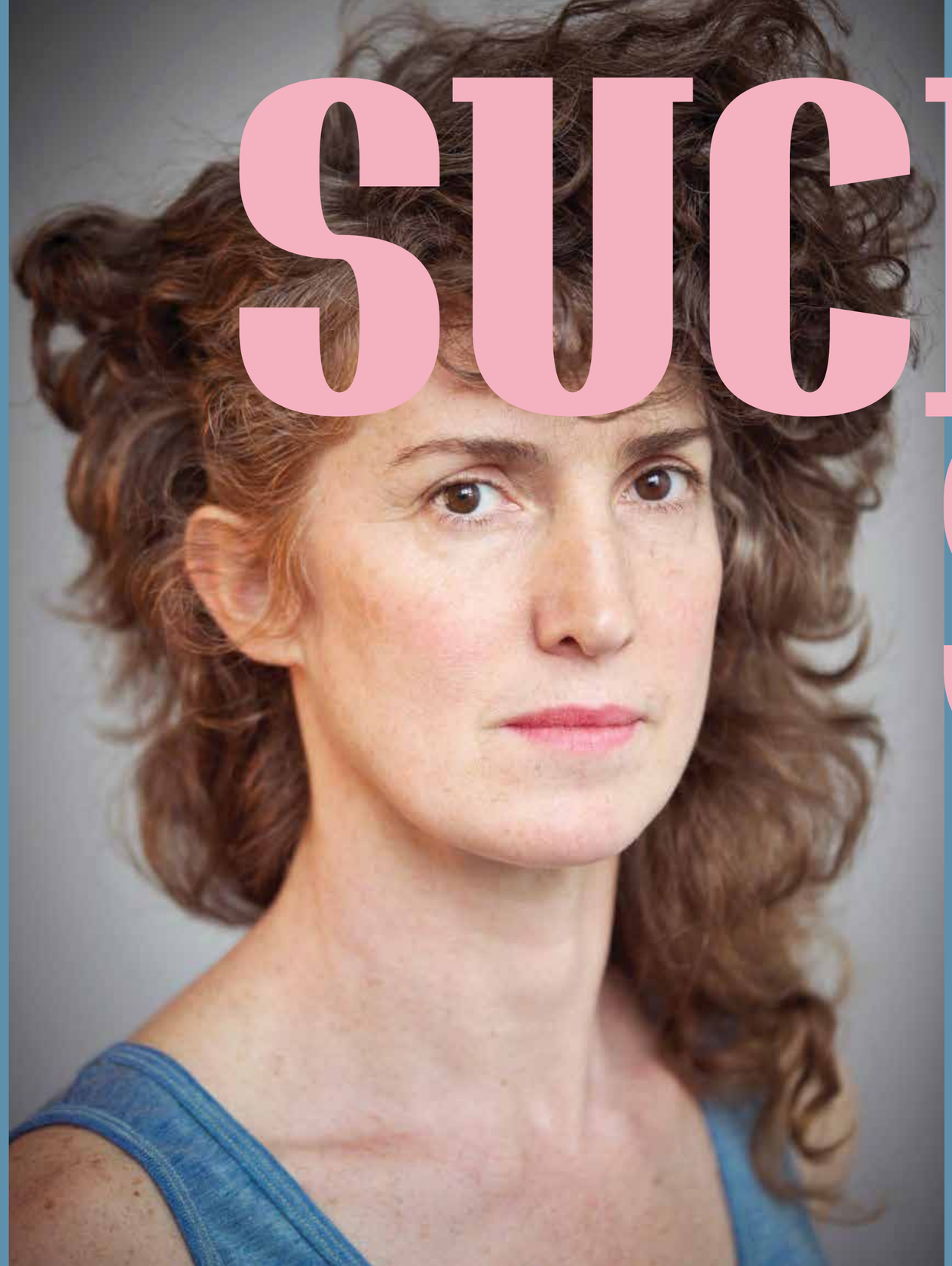
22 février
Le Relais de Poche
2, rue de la République, Verniolle
06 71 59 82 98
www.relaisdepoche.org











SUCRÉ-SALÉ

Artiste associée pour trois ans à La Place de la danse, la chorégraphe Hélène Iratchet revient dans le Toulouse de ses débuts avec un panorama de sa carrière en trois spectacles, très différents dans leur forme, mais tous bourrés d'humour.

C'est avec humour que s'ouvre, en 2025, le festival de danse que propose la Place de la danse : après *Jack in the Box* d'Hélène Iratchet (voir ci-contre), Valentin Mériot court un *Marathon !* aussi sportif que consumériste. Plus grave, Smaïl Kanouté rend hommage aux jeunes victimes des armes à feu dans *Never Twenty One*, quand Gisèle Vienne poursuit l'exploration des violences intrafamiliales dans *Extra Life*. On découvre le malambo argentin avec le danseur Néstor « Pola » Pastorive mis en scène par Nina Laisné, et la face dansée et cachée du fado avec Jonas&Lander. Le corps médium d'Émilie Labédan convoque un invisible et mystérieux *Mr. Splitfoot*, les corps féminins mis en scène par Youness Aboulakoul dans *Ayta* résistent à toutes les dominations (voir page 71), et ceux rassemblés par Soa Ratsifandrihana parlent de diaspora, d'identités et d'histoires singulières (*Fampitaha, fampita, fampitàna*). Maxime Kurvers interroge quant à lui les tabous et les non-dits du nô japonais, dans *Okina* (voir page 70). Ici ou Là, on est sûrs que pas un spectacle ne ressemblera à l'autre.

Le festival Ici&Là

28 janvier au 13 février
La Place de la danse
5, avenue Étienne-Billières, Toulouse
05 61 59 98 78
laplacedeladanse.com

Vous vous êtes formée à la danse à Toulouse, au conservatoire régional et au CDCN - la Place de la danse. Quel est votre meilleur souvenir de cette période ?
On est vers 1998-2000… Les meilleurs souvenirs sont ceux de mes premiers cours, avec Christine Gaudichon à l'espace culturel Saint-Cyprien et au conservatoire. C'est elle qui m'a prise par la main et m'a mise à la danse, sur du Massive Attack ! Puis c'est Thierry Baë et Louise Burns, par exemple, qui m'ont fait découvrir le plaisir du mouvement, dans des styles et des techniques très différents, lorsque je faisais partie de la toute première promotion de la formation professionnelle au sein du CDCN.

Le festival Ici&Là a inscrit l'une de vos premières pièces, *Jack in the Box*, à son programme : vous en proposez une version rallongée en intégrant au duo initial les étudiants de la formation chorégraphique Extensions de la Place de la danse. Dans quel état d'esprit et avec quelles idées abordez-vous ce *remake* ?
J'ai créé *Jack in the Box* en 2008, sous la forme d'un duo très court, d'une vingtaine de minutes, qui, à l'époque, n'était pour moi qu'une étape de travail. Il se trouve que ce duo a plu aux programmateurs et nous en avons donné une douzaine de représentations environ. Ensuite, je suis passée à autre chose. Mais *Jack in the Box* me laissait un goût d'inachevé. Quand la Place de la danse m'a invitée à ouvrir le festival avec une pièce de mon répertoire, j'y ai vu l'opportunité de recréer *Jack in the Box* en partageant ses matières chorégraphiques avec les danseurs de la formation Extensions et en la transformant aussi grâce à leurs apports. La pièce s'ouvrira sur le duo d'origine et se poursuivra à une douzaine sur le plateau. Ce sera très joyeux.


© Pierre Ricci

La plupart de vos pièces sont visuelles et muettes : *Jack in the Box*, *Hommage d'un demi-dimanche à un Nicolas Poussin entier* ou *Rose* par exemple. Le solo *Mon club de plongée*, en revanche, met en scène le monologue d'un fauteuil et la confession d'une danseuse, vous-même. Pourquoi cette prise de parole à la première personne ?
En 2018, la plasticienne Delphine Coindet m'a invitée à performer dans un musée, à Sète, le MIAM (musée international des Arts modestes), à un moment où j'avais envie de dialoguer avec un objet, plus précisément avec un fauteuil. Je voulais aussi parler aux personnes qui assistaient à la performance, casser la frontalité du rapport scène-salle que j'avais respectée jusqu'alors dans mes chorégraphies. Je pense que je voulais du même coup me libérer d'une certaine idée de ce que *doit être* la danse. Mes activités d'interprète auprès de chorégraphes comme Thierry Baë ou Xavier Leroy ont certainement eu une influence sur mon évolution. Cette expérience de prise de parole grâce à laquelle je n'étais plus une danseuse, mais un individu qui danse et qui raconte des histoires, m'a beaucoup plu et je l'ai poursuivie dans les pièces ultérieures.


© Delphine Deblic

Vous présentez cette saison votre dernière création, *Croquette*, un conte dansé et chanté sur la relation entre amour et nourriture…
Je ne définirais pas *Croquette* exactement comme cela. Comme dans mes pièces précédentes, j'aborde un sujet de société, ici celui de l'alimentation, parce que c'est un enjeu social, politique et sanitaire important aujourd'hui. En tant que citoyenne, je me suis intéressée à la Sécurité sociale alimentaire, une proposition qui vise à garantir une nourriture saine et quantitativement suffisante à toutes et tous, ce qui aurait par ailleurs une incidence positive sur l'agriculture et ses modes productifs. Croquette est un animal de compagnie, mi-chat mi-fauteuil, que sa maîtresse, Marie-France, blogueuse culinaire que j'interprète, gave de préparations sucrées. Un jour, Croquette s'échappe de la maison et découvre, avec le salé, de nouvelles saveurs. La pièce prend la forme d'une comédie musicale, chantée, dansée, jouée, qui épingle les travers alimentaires de notre temps par l'humour. La chanson, la musique, permettent de partager des émotions de manière immédiate et s'inscrivent dans la mémoire. C'est une autre manière de m'adresser directement, de « parler » aux gens, et, plus particulièrement avec cette œuvre, aux enfants.

Propos recueillis par Dominique Crébassol
Portrait page 32 © Diane Arques-ADAGP

Jack in the Box

28 janvier
Ring – scène périphérique, Toulouse
www.ringsceneperipherique.com
Dans le cadre du festival Ici&Là

Mon club de plongée

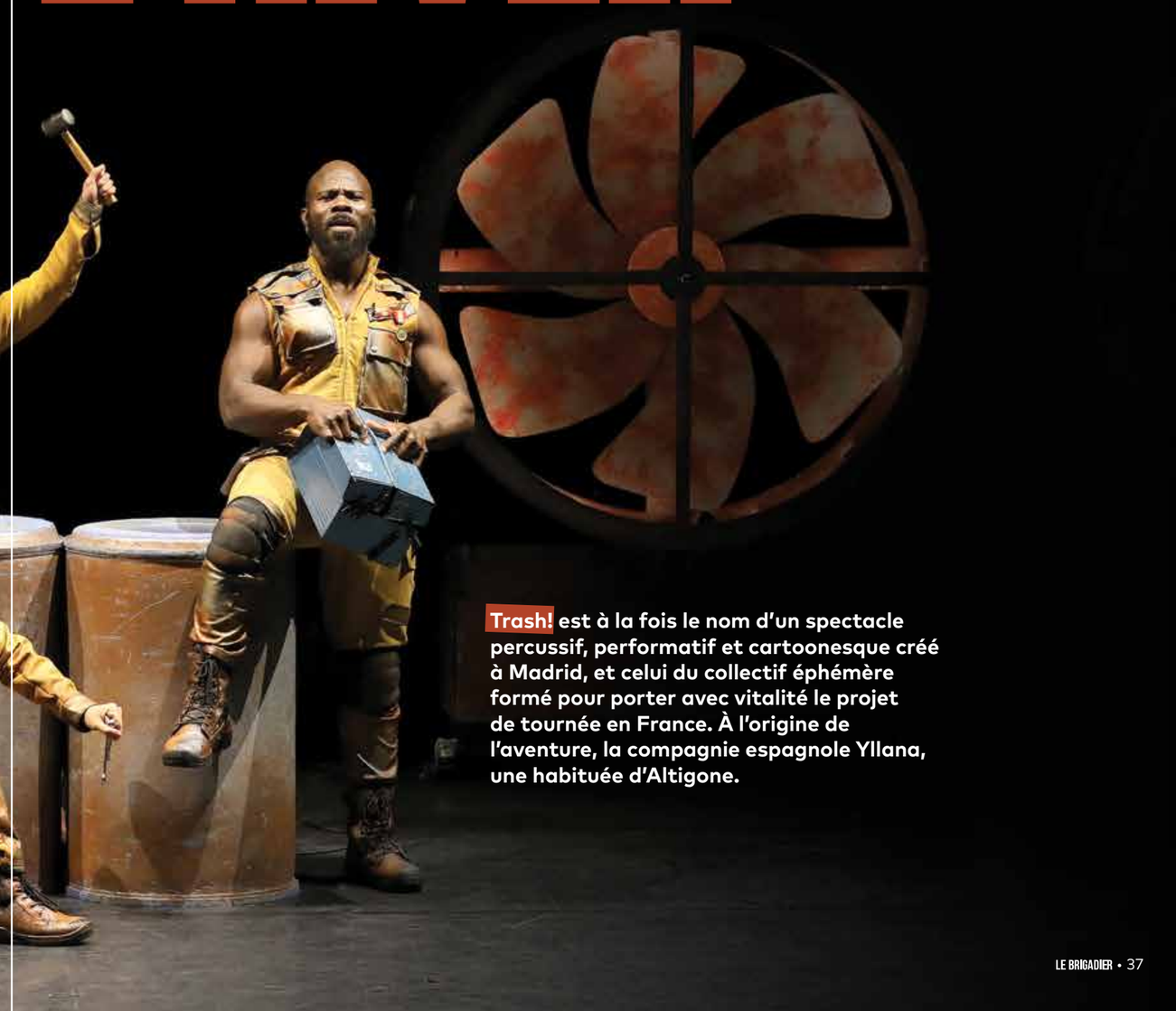
8 mars
Théâtre Jean-Marmignon, Saint-Gaudens
www.stgo.fr
20 mars
Halle Éloi-Castaing, Fleurance
www.gers-armagnac.com
22 mars
L'Arsénic, Salviac
ccs.redtaag.com
Dans le cadre du dispositif Danses en territoires

Croquette

18 et 19 mars
ThéâtredelaCité, Toulouse
theatre-cite.com

L'IBÈRE *VERSUS* L'HIVER





Trash! est à la fois le nom d'un spectacle percussif, performatif et cartoonesque créé à Madrid, et celui du collectif éphémère formé pour porter avec vitalité le projet de tournée en France. À l'origine de l'aventure, la compagnie espagnole Yllana, une habituée d'Altigone.

Trois coups, un lever de rideau, bienvenue dans l'usine de transformation acoustique et de recyclage du collectif Trash!. Sur la scène se côtoient nombre d'objets du quotidien : un vieux chariot de supermarché, des bouteilles en plastique, des tubes… Isolés, ils ne sont que des déchets destinés au rebut. Rassemblés sur les planches, ils deviennent les instruments percussifs d'une bande de comédiens un peu fous, venus conter une histoire sans paroles, où se mêlent rythmiques endiablées, jeux de chats et de souris, coups sur la tête et gags clownesques comme dans les vieux dessins animés de Tex Avery.

Tout est joyeusement régressif, avec un fond de réflexion silencieuse sur notre rapport au consumérisme. *Trash!*, c'est avant tout une prestation de percussions sans répercussions : « Nous accordons autant de place à la comédie qu'à la rythmique », explique Clarisse Brill, l'une des interprètes. Derrière l'humour et les mélodies, le spectacle conte l'invraisemblable histoire de quatre travailleurs créatifs qui s'amusent gaiement avec ce qu'ils doivent trier, quand le chef a le dos tourné. Le moindre parapluie frappé au sol en cadence provoque une marche milicienne. Le premier sac poubelle trouvé devient l'apparat parfait pour danser sur des airs familiers. Le cliquetis d'une clé et le dring d'une sonnette à vélo, mélangés au tintement d'autres objets hasardeux, s'unissent pour rappeler, par exemple, l'air de « Stand By Me » ou bien des tubes de samba brésilienne… Les corps eux-mêmes font office d'instruments tapageurs.

Sérieux sans se prendre au sérieux

Cet univers barré, au rire universel, est venu au monde à Madrid, entre les séquences de palmas de la compagnie espagnole Yllana, qui s'appuie sur vingt années d'expérience dans le spectacle percussionniste. Associée aux experts en production d'Encore Un Tour, à Paris, la troupe a ensuite transmis « son spectacle et sa culture flamenca » à cinq joyeux lurons recrutés pour une tournée française, passant donc par le plancher d'Altigone, en tant que collectif Trash!. Le quintet, un quatuor de permanents et un « swing », artiste volant qui joue régulièrement, notamment lors d'une absence, porte désormais l'héritage du spectacle vieux de quatre ans. « Nous avons travaillé avec les Espagnols. Au début, la consigne était de ne pas changer une virgule au script. Seulement, c'est du spectacle vivant et nous avons fini par faire des propositions à partir de nos spécificités. Certaines ont même été intégrées au spectacle outre-Pyrénées », poursuit Clarisse, danseuse de formation.



La néo-percussionniste, et ancienne ado fan de batterie, se souvient très bien de l'audition à l'origine de tout. « C'était à la Fête de la musique 2023. Nous sommes très vite devenus complices. Malgré des parcours radicalement différents, nous nous retrouvons sur la percussion ! Sidi Biggy est beatboxer. Konan Kouassi et Harold Gazeau sont de très bons danseurs. Enfin, Bimo est violoniste, même s'il s'est mis aux claquettes pendant le confinement. »

Ce dernier est le capitaine, le répétiteur, et celui qui a le plus de rigueur et d'oreille. « On se met à son diapason. Il y a tout un travail de préparation pour arriver sur scène avec la bonne énergie, exubérante et communicative. D'ailleurs, quand Bimo retourne jouer dans des orchestres de 70 instruments, il nous écrit souvent pour souligner le contraste. »

Comme s'il y avait deux mondes. D'un côté, un univers très « sérieux » et, de l'autre, une proposition légère et tout public, dans le sens où tout le monde s'y retrouve, indépendamment de l'âge. « En danse et musicalement, la percussion rend tout plus puissant et rassembleur. C'est un peu la force et l'intérêt de ce qu'on appelle le divertissement. Le terme est parfois péjoratif, comme si passer du bon temps tous ensemble avait peu de valeur… Alors qu'en vérité, il y a quelque chose de très sérieux, et de profond, dans le fait de ne pas se prendre au sérieux ! »

Texte : Adrien Pateau
Photos : © Fabienne Rappeneau

Trash!

7 février
Altigone, 1 bis, place Jean-Bellières, Saint-Orens-de-Gameville
05 61 39 17 39 / altigone.fr

GARÇON DANS LE VENT

À 27 ans, le jeune musicien et compositeur Jérémy Rollando sort son deuxième album, *Zef*.

Il va être difficile d'ignorer plus longtemps Jérémy Rollando. Prix Nougaro en 2022, un album autoproduit l'année suivante, le très vivifiant *la Montgolfière*, et plusieurs collaborations remarquées en tant qu'arrangeur et musicien pour Martine Cabrel, Agnès Jaoui ou Baboo Music… si les médias n'ont pas encore fondu sur sa gueule d'ange aux yeux Atlantique, ce n'est qu'une question de jours. En mars sort en effet le deuxième disque, *Zef*, et on imagine déjà les gros titres : « J.R. ton univers inimitable » ou « Compositeur atmosphérique » ou encore « Le vent l'emportera. Loin et haut ».

Pour l'heure, c'est *le Brigadier* qui a les honneurs d'un rendez-vous matinal et ensoleillé dans l'incomparable bistro culturel La Grande Famille, à Pinsaguel, que Maurice et Cathy, deux anti-Thénardier amoureux des arts et des gens, ont accepté de privatiser à l'occasion de cette virginale première rencontre. Olympus dégainé, cahier-stylo posé en renfort sur la table entre le café et les croissants, me voilà en bonne compagnie, prête à capturer un peu de ce rafraîchissant *Zef* de printemps.

Le titre inaugural en donne la couleur. Et plus encore les odeurs. Maritimes. Des cris d'oiseaux saisis au vol, le bruit mouillé des vagues et les accords intrépides d'une guitare vagabonde, en une seule écoute, « Premier souffle » provoque des envies de bougeotte. « *La Montgolfière* était le disque de l'envol. Depuis, je me suis frotté à la scène, au public. J'ai pris un peu confiance en moi. L'album raconte aussi ça. » Comment larguer les amarres du quotidien. Sauter au-dessus des palanques, suivre les courants qui se présentent, marins, aériens, musicaux. Jérémy travaille ses disques avec une grande exigence mais dans « une recherche de légèreté, de détachement ». Y compris vis-à-vis des mots, superflus quand la musique est bonne. Les morceaux ont été sélectionnés « pour leur humeur aventureuse », des histoires vraies, des inventées, de l'autobiographique, du généalogique, beaucoup, slave du côté de la maman et breton du côté du papa, avec lequel fusionne sa propre sensibilité occitane. Sur onze titres, dix se sont imposés sans paroles, le onzième, « La Victoria », « est un poème d'amour de Gabriel Sandoval, d'après un texte que j'ai écrit en français, chanté par Bernardo Sandoval ».

Sang et son mêlés

Les autres collaborations font également rêver. Déjà présents dans *la Montgolfière*, Jean-Luc Amestoy (à l'accordéon), Pascal Rollando, le père de Jérémy (au cajón), Emmanuel « Manu » Forster et sa contrebasse jazzy et Serge Lopez (qui a sa propre chanson-dédicace « Tio Sergio ») à la guitare flamenca, sont revenus comme un seul homme partager un peu de son frais. Que des superhéros les soirs de scène, assez discrets une fois dépouillés de leur instrument totem. S'ils célèbrent le même soleil des terres du Sud, ils cherchent le plus souvent à rester dans l'ombre, en particulier du star-system. Jérémy leur a associé le groupe toulousain franco-argentin Cuarteto Tafi, Guillaume Lopez à la flûte, l'harmoniciste brésilien Pablo Fagundes, et d'autres cordes, et d'autres voix encore pour les chœurs, en supplément d'âme, de souffle et de sang mêlé.

Bouée de sauvetage

En revanche, les accords ailés de guitare, au début du disque, sont de Jérémy, et de son instrument-doudou. « J'étais un enfant hyper timide, j'ai choisi la guitare pour faire comme ma grande sœur, mais je me suis rendu compte que je me sentais en sécurité quand je l'avais avec moi. » En particulier à l'adolescence, quand ont soufflé les vents – mauvais, ceux-là – de l'échec scolaire. « Je n'étais pas heureux à l'école, je bloque sur les méthodes d'apprentissage autoritaires. J'aime quand la leçon se fait par le toucher, par le contact de la main ou par l'oreille, en se trompant, en tâtonnant. Comme quand on cuisine. » À Music'Halle, Jérémy passe quatre ans mais pas le diplôme terminal : « Je ne sais pas lire une partition, comme la plupart des tauliers du reste ». Et le fils de Pascal en a côtoyé beaucoup dans son enfance, qui venaient travailler, « à la maison, parce que l'on vivait à la campagne et que c'était tranquille ». Bernardo Sandoval, Kiko Ruiz, Serge Lopez, le regretté Jacky Granjean, « ils me prenaient sur leurs genoux comme des tontons ». Cet air de famille, Jérémy le cultive à Verfeil, chez son père, où il s'est installé au moment du Covid-19. « On a découvert qu'on aimait faire de la musique ensemble, du sport ensemble, vivre tous les deux à distance de la grande ville. Cela a du sens finalement. Vous savez qu'il existe un enregistrement de ma voix à l'âge de 4 ans, à la fin d'un album de Serge Lopez réalisé dans le grenier de mon père ? On m'y entend gazouiller : "Quand je serai grand, j'aimerais bien être mu-si-cien."»

Texte : Bénédicte Soula
Photo : © Jean Salvignol

Album

Sortie le 22 mars, *www.jeremyrollando.com*

Concert

22 mars
Bascala/ 12, rue de la Briqueterie, Bruguières
05 61 82 64 37 / www.le-bascala.com

LE PROCESSUS CRÉATIF DE LORRAINE DE SAGAZAN

Texte : Agathe Raybaud
Photos : © Danièle Molajoli

Je cherche à identifier les béances du réel par l'observation et l'immersion, puis à laisser la fiction et l'imaginaire créer des formes qui proposent une expérience sensible



Parcours

«Inattendu», dit-elle. Études de philo – Beauvoir, Nietzsche, Spinoza. Formation d'actrice au Studio-théâtre d'Asnières. Mise en scène, finalement : frustrée par une vision étriquée et dépassée de l'interprète en pâte à modeler. Passer au «je». Travaux avec Ostermeier, Richter, Castellucci. Création de la compagnie La Brèche il y a huit ans. Avec les complices du début – toujours là, essentiels. Adaptations de Norén, Ibsen, Tchekhov. Puis écriture, avec Guillaume Poix notamment depuis six ans. Plonger dans les douleurs du corps social, au plus près. Écrire, jouer, représenter pour répondre au réel. Par la fiction qui questionne, qui confronte. Par la forme et l'esthétique. Agir. Sur le plateau et au-delà : rencontres, ateliers, créations collectives, performances, transmission. Inventer et partager. *Un sacre* en 2021, et que faisons-nous de nos morts à l'heure de la pandémie? *Un silence* en 2024 à la Comédie-Française, et les corps qui disent sans mots les émotions d'Antonioni. *Léviathan*, aujourd'hui, fruit de plusieurs années de recherches et rencontres, dont une à la Villa Médicis : le monstre judiciaire en jeux et en masques, appel collectif à une nécessaire réponse.









Spectateurologie

Le public qui entre dans le ventre de ce *Léviathan* est convié à une expérience sensible et philosophique. Confronté·e aux boues d'un cloaque dont il·elle ne perçoit habituellement que les reliefs, chacun·e peut en éprouver les enjeux ontologiques et politiques. Projeté·e dans un espace, mais aussi une temporalité très singuliers, parfois troublants, il·elle traverse des émotions ambivalentes. Revitalisé·e par le débat intérieur qui ne manquera pas de s'engager, il·elle est ensuite invité·e à poursuivre la discussion à la fin de la pièce avec des personnes directement concernées par le sujet.

Signes distinctifs

Fut pensionnaire de la Villa Médicis en 2022-2023 · Peut passer des heures sur Pinterest · Peut faire des centaines de kilomètres pour aller voir une œuvre d'art · A été l'élève de M. Vulcain (*ceci est un appel pour retrouver cet extraordinaire prof d'arts plastiques*).

Mode opératoire

S'IMMERGER DANS LE RÉEL

«Voir tant de personnes maltraitées et broyées par la justice m'a poussée à m'interroger : pourquoi cette institution, qui devrait rassurer, produit-elle tant de souffrance ? Je me suis plongée dans l'histoire des tribunaux populaires, des commissions vérité et réconciliation du Rwanda à l'Amérique du Sud ; des démarches de justice restaurative ou transformative, du Canada aux pays scandinaves. J'ai aussi exploré l'abolitionnisme et le minimalisme pénal. Nous sommes allé·e·s en immersion avec des personnels de maison d'arrêt, des personnes détenues, des avocat·e·s pénalistes, des magistrat·e·s, des procureur·e·s, des associations de réinsertion… Et nous avons assisté à de nombreuses comparutions immédiates : exception procédurale française et paroxysme d'une justice mécanique et expéditive ; emblème d'un système judiciaire sous le joug d'une logique managériale et ultra-sécuritaire, sur le modèle de la crise permanente, à l'image du climat politique actuel. Chaque audience y dure en moyenne trente minutes, pour des peines pouvant aller jusqu'à vingt ans de prison… Prévenu·e·s comme professionnel·le·s y sont pressurisé·e·s. Peut-on imaginer que quiconque s'y souvienne d'un visage ? Et plus encore, que l'on puisse questionner les faits dans leur complexité ?
Dans *Léviathan*, j'ai imaginé un chapiteau inspiré de la justice foraine, qui se dresse dans des espaces publics pour interroger cette justice et ses alternatives. Le dispositif circulaire et ouvert défie la rigidité des tribunaux traditionnels, avec leur hiérarchie écrasante, pour recréer du face-à-face et ramener une humanité souvent confisquée par l'institution. Dans ce même esprit, Khallaf Baraho – comédien amateur qui a lui-même vécu cinq comparutions immédiates – se trouve, comme il aurait toujours dû l'être, au centre. En parallèle du spectacle, j'organise des débats avec avocats, juges et associations, et je participe à un projet de loi pour dégénéraliser la comparution immédiate. »

IMAGINER DES FORMES QUI QUESTIONNENT

«Ma démarche est de plus en plus plastique. Pour moi, la question de la forme est fondamentale : les chocs générés par l'œuvre d'art doivent être de l'ordre de l'expérience physique autant qu'intellectuelle. Je travaille ainsi sur le contre-espace et le contretemps, non pas pour représenter le réel, mais pour y répondre en un décalage volontaire qui provoque un questionnement. Je cherche à identifier les béances du réel par l'observation et l'immersion, puis à laisser la fiction et l'imaginaire créer des formes qui proposent une expérience sensible. Je pousse pour cela le théâtre dans ses marges en lien avec d'autres disciplines. J'aime l'hybridation :



cela m'inquiète si l'on peut qualifier trop vite la nature d'une œuvre. Pour *Léviathan*, la scénographie est entièrement faite de drapés de tissus rose pâle. Est-ce un ventre – de femme, de monstre –, un organe – poumon, vagin, anus –, une cathédrale, une école, un cirque ? Il est important pour moi que tout soit polysémique, reste ouvert, insaisissable, en attente d'un tiers : le·la spectateur·ice qui y trouvera une surface de projection. L'œuvre ne se réduit ni à ce que je propose ni à ce qu'il·elle perçoit. Elle se construit dans l'interstice entre les deux. »

PROVOQUER LA DIALECTIQUE

« Tout cela, ces formes, ce langage, je l'invente avec des gens que j'aime et des ami·e·s fidèles. C'est même un mode de vie revendiqué : réunir autour de moi des créateur·ice·s de grand talent avec lesquel·le·s je vis – ce sont en effet avec elles·eux que je passe le plus de temps. Je m'intéresse à tous les corps de métiers ; il y a là une vitalité importante pour moi, à contre-courant des logiques individualistes. Selon moi, être metteur·e en scène, c'est créer les conditions pour que chacun·e puisse s'exprimer avec liberté et profondeur. Parmi mes collaborateur·ice·s, Guillaume Poix – qui a écrit le texte de *Léviathan* – est celui avec lequel j'échange le plus, presque quotidiennement, pour tenter toujours d'explorer plus loin. Il produit énormément et avec une grande humilité, sachant que 90 % de son texte ne sera pas visible dans la version finale – tout comme les comédien·ne·s qui travaillent à partir de leurs improvisations. Là, j'ai également collaboré avec deux dramaturges, Agathe Charnet et Julien Vella, qui m'ont apporté de la matière philosophique, historique et contemporaine, et à qui j'ai aussi demandé de me pousser dans mes retranchements. Cette mise en dialectique est essentielle pour moi. »

Léviathan

4 au 7 mars
ThéâtredelaCité / 1, rue Pierre-Baudis, Toulouse
05 34 45 05 05 / theatre-cite.com





DÉTOURS DE CHANT EN PHOTOS

33 artistes et groupes, **5** révélations présentées lors des soirées Coups de pousses. **42** concerts en **19** lieux… Bienvenue à la fête toulousaine de la chanson francophone…

Envie de prendre la tangente des poètes ? De suivre le petit chemin de traverse qui se faufile pour courir vers quelque troubadour inspiré ? Détours de chant, c'est depuis 24 éditions les retrouvailles à Toulouse des amoureux de la langue française et des musiques buissonnières. Légendes locales, artistes émergents ou personnages venus de plus loin en francophonie y sont reçus avec le même enthousiame, à la seule condition de défendre corps et voix notre chanson frenchy. À nous de choisir ensuite nos petits chouchous parmi les humoristes, les chansonniers, les poètes de variétés, les musiciens qui se mettent à chanter, les chanteurs qui s'accompagnent en musique, et les 50 nuances de groove qui font frissonner les mots sur les notes et les notes sur les mots. Nous pouvons aussi faire notre choix en fonction des lieux que nous préférons. Les bonnes adresses, une vingtaine, sont à piocher sur la liste précieuse des salles partenaires, sans l'implication desquelles le Détours tournerait court. « Toulouse n'a pas besoin de notre festival pour écouter de belles chansons, rappelle l'équipe à la manœuvre. Notre but est ailleurs. Détours de chant est l'occasion de croiser les genres et les lieux, de mettre en lumière des connivences, de bousculer les habitudes. »
Pour les suivre sur le terrain de ces connivences, et afin de laisser aux seuls poètes le privilège du *dire*, nous avons convié sept artistes – venus en solo, en trio ou en groupe – à se faire photographier. Dans ces pages, le journaliste s'est éclipsé. Pas de texte superfétatoire, mais l'envie trés *kandinskienne* de révéler l'énigme de la musique par l'instantané de l'image. Ces quelques photos volées au temps précieux du travail de répétition sont de petites fenêtres que l'on entrouvre pour faire jaillir un peu d'art frais dans notre quotidien. À vous maintenant de sauter de l'autre côté. D'enjamber à la césure. Et de poursuivre, si vous le désirez, la bal(l)-ad-eu des chants heureux.

Texte : Bénédicte Soula
Photos : © Jean-Pierre Montagné

Détours de chant
28 janvier au 8 février
Toulouse et en région
www.detoursdechant.com

Le thème qui traverse le plus nos chansons est celui de l'émancipation féminine. Ou comment les aspirations et les idéaux sont mis au défi du réel.



ANITA
Salle du Sénéchal, 30 janvier

Pour faire une bonne chanson ? Je ne sais pas. Je crois qu'il faut du temps pour accepter qu'elle s'écrive vite parfois...



BRUNO RUIZ
Théâtre du Pavé, 1er et 2 février

Je jouais en extérieur en solo et il s'est mis à pleuvoir, j'ai terminé le concert juste avec ma voix, a cappella dans l'église d'à côté, les gens m'ont accompagnée en chantant des bourdons, c'était magique.



(souvenir de Festiv'Allier)

CLAIRE GIMATT
Théâtre du Pavé, 28 janvier

COUPS
DE POUSSES

Jouer devant 3000 personnes, dans les arènes du théâtre Jean-Deschamps, à travers lesquelles les derniers rayons du soleil se faufilent… Inoubliable.



(souvenir du festival de Carcassonne en première partie de Calogero)

JANSI
Le Bijou, 1er février

Les artistes qui nous ont le plus influencés ? Les mort·e·s qui nous ont légué des bêtises et des perles à chanter.



LES FILS DE TA MÈRE
(Simon Chouf, Gaël Carigand, Manu Galure)
Flashback Café, 26 janvier

Chaque concert est un moment unique, une rencontre particulière avec un lieu et les personnes présentes, c'est toujours fort, inattendu, incomparable.



LISE MARTIN
L'Escale, 25 et 26 janvier *(première partie de Diterzi Symphonique)*

COUPS DE POUSSES

Vivre sans musique, c'est comme Les Inouïs du Printemps de Bourges qui programmeraient de bons groupes. Impossible.



LMA
Le Bijou, 1er février

DOSSIER

2025, C'EST PARTI !

sur les chapeaux de roues...





MÉLANCOLIE RADIEUSE

Ambassadeur musical iconique de Toulouse, ancien membre de Zebda, Magyd Cherfi a publié en 2024 son quatrième album solo, *le Propre des ratures*, suite auquel il effectue une petite tournée hivernale incluant un concert dans la Ville rose, au théâtre des Mazades, en clôture du festival Détours de chant.

À l'instar de votre album précédent, *Catégorie reine* (2017), *le Propre des ratures* a été autoproduit avec un apport de financement participatif.
Oui, sortir un album représente un défi pour moi sur le plan économique. Il arrive un moment où, en tant qu'artiste, on peut se retrouver un peu hors du coup au niveau commercial, plus trop dans l'air du temps. Les maisons de disques se détournent, les médias aussi. On finit par se dire que rien ne se fera si on ne le fait pas soi-même. Il faut de la détermination. Depuis que je me suis lancé dans une aventure solo, je fonctionne de plus en plus en autonomie, à tous les stades de conception et de diffusion d'un album. Je me suis équipé d'un bon matériel d'enregistrement et j'utilise une pièce de ma maison comme studio.

Dans un texte mis en ligne sur votre site internet, vous présentez cet album comme « mon dernier opus ». Faut-il entendre le dernier en date ou le dernier tout court ?
Il arrive qu'on laisse les choses un peu dans le flou pour se donner soi-même un peu d'espoir (*sourire*). J'en suis à mon quatrième album solo et, jusqu'à présent, aucun n'a vraiment décollé. Il n'y a pas eu d'adhésion importante. Concevoir un album me demande beaucoup de temps, d'argent et d'énergie pour n'obtenir au final qu'une large indifférence. Je ne suis pas sûr d'avoir les moyens et la volonté d'en réaliser encore un autre. Ceci étant, je prends quand même toujours plaisir à faire de la musique car je me suis entouré de gens avec qui j'apprécie de travailler. Ensemble, nous formons comme une famille et nous partageons un mouvement de création. C'est très agréable, surtout en concert. J'adore jouer sur scène. Sortir un album constitue une étape nécessaire pour y arriver. Mon activité d'écrivain me permet aussi de faire de la scène par le biais de lectures musicales.

Dans le même texte, vous écrivez également : « L'imperfection comme idéal fut mon inspiration première. » Raturez-vous beaucoup, au niveau des paroles comme des musiques, avant d'arriver au résultat final ?
J'ai une aptitude à l'écriture mais pas spécialement pour des chansons. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre comment raconter une histoire en moins de trois minutes. J'ai abordé la musique à l'instinct, au feeling. Je griffonne tout le temps des bouts de textes dans des cahiers, j'ai l'impression d'être dans un processus de brouillon permanent. J'affine au fil du temps. Parfois, il faut s'arrêter et tenter d'extraire quelque chose, du mieux possible. Pour faire une chanson, la plupart du temps, je pars du texte et je cherche une mélodie en chantonnant au dictaphone. De façon générale, c'est difficile d'atteindre un résultat à la hauteur de l'ambition de départ. J'arrive tout de même à avoir des satisfactions, sur un texte ou sur une mélodie.

Musicalement, l'album délivre une forme de pop métissée, ouverte à des sons d'ici et d'ailleurs. Quant aux paroles, elles mêlent impressions, souvenirs, réflexions sur la vie et l'état du monde. Les chansons évoquent ainsi des chroniques à la fois intimes et universelles.
Oui, c'est un peu ça. J'ai toujours été obsédé par l'idée d'universel. Partir de moi-même pour accéder à quelque chose de plus large.

Tout du long, vous oscillez entre des tonalités différentes, de la mélancolie à la détermination, parfois dans une même chanson, comme « Je voudrais pas mourir ».
La tonalité générale est plutôt mélancolique. Ce qui m'a amené vers l'écriture, c'est une espèce de révolte contre le monde, liée à ce que j'ai pu vivre et observer dans le quartier où j'ai grandi à Toulouse (ndlr : Les Izards) et dans mon milieu, tous les deux



marqués par l'immigration. C'est difficile d'extraire des choses légères ou optimistes de cette réalité. J'ai fait de l'écriture une sorte de combat pour éclairer les zones sombres du monde. J'essaie de le faire avec douceur et aussi parfois avec humour. Si la mélancolie domine, elle est tout de même ensoleillée. J'ai toujours eu en moi cette sorte de schizophrénie tranquille qui consiste à être à la fois léger et grave.

Les femmes occupent une grande place ici, apparaissant au centre de plusieurs chansons, de la première – « les Petites Attentions » – à la dernière – « Nous, les filles » – en passant notamment par « la Femme du soldat inconnu », reprise des Femmouzes T. Était-ce d'emblée un axe directeur pour cet album ?
C'est un axe originel, comme si j'étais destiné à faire un album parlant des femmes, de leurs luttes – autant dire un album féministe, il n'y a pas de meilleur mot. Ma femme est une militante fervente du mouvement MeToo. Ma mère était féministe, mes sœurs le sont aussi. Ayant grandi dans cette dynamique de solidarité, j'ai d'abord été un féministe instinctif. Pour mes frères et moi, c'est quelque chose de naturel. S'agissant de l'album, j'ai même pensé l'articuler entièrement autour de ce thème. Ce n'est pas le cas finalement mais ça reste un axe important.

Comment se profile le concert que vous allez donner à Toulouse dans le cadre de Détours de chant ?
Je vais être accompagné par quatre musiciens (guitare, batterie, basse, clavier), devenus des amis, avec lesquels je collabore de longue date. Nous n'allons jouer quasiment que des chansons du dernier album. J'ai envie de retrouver un élan rythmique, un côté dansant, proche de ce que j'ai connu avec Zebda.

Propos recueillis par Jérôme Provençal
Photos : Portrait © Polo Garat
Concert © Fabien Espinasse

Le Propre des ratures (LKP)

8 février
Théâtre des Mazades, 10, avenue des Mazades, Toulouse / 05 31 22 98 00
www.detoursdechant.com
www.magydcherfi.com

LA QUINTE VICTORIEUSE



Figure montante de la scène française, la danseuse et chorégraphe Leïla Ka remporte un beau succès avec *Maldonne*, pièce placée sous le signe de la féminité, dont les cinq remarquables interprètes vibrent à l'unisson, dans une puissante dynamique sororale.



Après avoir réalisé deux solos et un duo, j'avais envie d'être un peu plus entourée pour ma nouvelle création et de travailler avec un petit groupe de femmes. Comme je voulais aborder le sujet de la féminité, il me semblait nécessaire d'avoir un certain nombre d'interprètes, en tout cas plus de deux. Au final, nous sommes cinq au plateau et sept engagées en alternance dans le projet : Océane Crouzier, Jennifer Dubreuil Houthemann, Jane Fournier Dumet, Zoé Lakhnati, Jade Logmo, Mathilde Roussin et moi-même. Nous faisons vraiment corps, avec le sentiment d'être invincibles : c'est génial. Nous n'avons pas beaucoup parlé du matériau durant le travail de création car nous n'avons pas besoin de mettre des mots sur certaines choses. Nous savons que nous sommes d'accord sans même en parler, que nous partageons cela et que d'autres femmes le partagent aussi. Au début, j'ai donné de la matière puis nous avons travaillé et traversé toutes ensemble cette matière. La chorégraphie s'est construite comme ça, petit à petit. Sans texte ni décor, la pièce se compose de plusieurs scènes, scandées par des musiques très variées (Leonard Cohen, Lara Fabian, Vivaldi…) et reliées les unes aux autres par un fil conducteur. Nous changeons régulièrement de tenue en jonglant avec une quarantaine de robes d'occasion, trouvées dans des friperies ou des brocantes. La plupart sont assez stéréotypées. Certaines sont très moulantes, par exemple. Avec chacune d'elles, on peut imaginer la femme qui la portait. Imprégnées de vécus, toutes ces robes illustrent les femmes que nous pouvons être ou que nous aurions pu être. Elles nous donnent envie de bouger différemment. Créée en 2023, la pièce a déjà été beaucoup jouée, ce qui nous a permis de l'affiner au fur et à mesure. Nous avions présenté une première courte forme, intitulée *Bouffées*, au concours Danse élargie, en 2022, à Paris. Il s'agissait des quinze premières minutes de la pièce en cours de création. Nous avons eu la chance de remporter le concours auquel beaucoup de gens de la profession ont assisté. Du coup, *Bouffées* a pu pas mal tourner et continue aujourd'hui à être diffusée de manière autonome. Je ne peux pas mesurer vraiment l'incidence qu'a pu avoir le mouvement MeToo sur ma volonté de faire *Maldonne*. Ceci dit, je pense que les mouvements sociétaux font évoluer les mentalités et peuvent aussi influer sur nos désirs. J'ai forcément été très touchée par l'élan collectif que MeToo a provoqué. J'avais à cœur d'explorer les contradictions intérieures que nous pouvons ressentir, en tant que femmes, entre nos rêves, nos désirs et les carcans dans lesquels nous sommes enfermées ou nous pensons être enfermées. Ce qui entrave ne vient pas forcément d'une violence causée par quelqu'un d'autre, cela peut résulter d'une violence intérieure infligée à soi-même.

Propos recueillis par Jérôme Provençal
Photos : © Kaïta de Sagazan

Maldonne
16 janvier
L'Archipel, avenue Maréchal-Leclerc, Perpignan
04 68 62 62 00 / www.theatredelarchipel.org
18 janvier
Théâtre Molière, avenue Victor-Hugo, Sète
04 67 74 02 02 / tmsete.com
22 janvier
L'Escale, place Roger-Panouse, Tournefeuille
05 62 13 60 30 / lescale-tournefeuille.fr
23 janvier
L'Estive, 20, avenue du Général-de-Gaulle, Foix
05 61 05 05 55 / www.lestive.com

ROMEO ET QUEER

Adepte d'un théâtre qui bouscule les normes, le metteur en scène et comédien Jonathan Capdevielle s'empare du *Caligula* d'Albert Camus et, jouant lui-même le rôle-titre, livre une vision radicalement originale.

Vous comptez déjà plusieurs mises en scène à votre actif mais *Caligula* est la première qui se base sur un texte théâtral existant, en l'occurrence *Caligula* d'Albert Camus. Pour quelles raisons avez-vous choisi cette pièce ?
J'ai une passion pour la Rome antique en général. J'ai regardé des séries documentaires sur cette période et j'ai aussi lu des textes, notamment *la Vie des douze Césars* de Suétone. Je cherchais une pièce mettant en scène un personnage politique et je suis tombé sur le *Caligula* de Camus, assez méconnue et rarement montée de nos jours. En la lisant, j'ai eu une sorte de révélation. Camus montre Caligula comme un personnage à plusieurs facettes et postule qu'il existe en chaque être humain – pas seulement dans son côté sombre, tyrannique mais également dans sa sensibilité artistique. Ces différentes strates, amenant autant de possibilités d'interprétation, m'intéressaient beaucoup. Personnellement, je vois la pièce comme une lente mise à mort de Caligula, qu'il orchestre lui-même.

Camus a commencé à écrire le texte en 1938 et l'a régulièrement remanié durant vingt ans. Le premier manuscrit date de 1939, la première version publiée de 1944 et la dernière de 1958.
J'ai choisi de travailler à partir de deux versions : une de 1941, qui intervient au début de la Seconde Guerre mondiale et une de 1958, qui arrive plus de quinze ans après. Dans la version de 1941, publiée seulement dans les années 1980, j'aime bien l'élan romantique présent chez certains personnages, notamment les personnages féminins. Cet aspect romantique s'estompe largement dans la version de 1958, beaucoup plus politique : les masques tombent, toute la dangerosité du pouvoir se révèle. Il y a aussi une forte dimension philosophique. Les ayants droit de Camus sont extrêmement sourcilleux quant aux adaptations de ses pièces. Je suis resté très attaché au texte, en effectuant d'infimes coupes. Je ne voulais pas perdre l'authenticité de cette écriture et des discours qu'elle porte. Le spectacle navigue tout du long entre les deux versions. Au fur et à mesure, la langue italienne s'y insinue – jusqu'à prendre toute la place. Cela fait aussi écho à une autre forme de tyrannie, la dictature fasciste de Mussolini. L'esthétique, elle, renvoie à Fellini, Visconti ou certains films de Pasolini, en particulier *Salo*.

Votre mise en scène s'inscrit clairement dans un univers queer. Peut-on dès lors y voir une entreprise de déconstruction ?
Oui. Selon moi, le moment où Caligula se travestit en femme marque un point de bascule dans la pièce. Cela change la vision de Camus sur tout le reste. À partir de là, le spectacle tend à déconstruire, sur le fond comme dans la forme, notamment au niveau des costumes. Basculant vers le queer, on flirte même avec le *Caligula* de Tinto Brass, film à la fois érotique, presque porno, et artistique. Cela devient un peu le fantasme que l'on a de la Rome antique, l'empire des orgies. Tous les thèmes liés à l'univers queer se diffusent à l'ensemble de la pièce via le personnage principal, infiltrent la forme globale. J'ai construit ma mise en scène sur le geste consistant à pousser la radicalité de l'art à son paroxysme. Le corps tient là une place majeure. Il y a des parties chorégraphiées, du chant en direct, un travail approfondi sur les voix et leur mise en espace.

Élément saillant de la scénographie (conçue par Nadia Lauro), un imposant rocher se détache sur le plateau. Suggérant un paysage volcanique ou lunaire, il évoque également le rocher de Sisyphe, d'autant plus que Camus a publié *le Mythe de Sisyphe* en 1942, c'est-à-dire à l'époque où il avait commencé à écrire *Caligula*.
En effet, mon travail de mise en scène pour *Caligula* a aussi été nourri par la lecture du *Mythe de Sisyphe*. Cette roche – une sorte de calanque – n'est pas évidente à pratiquer pour les personnages. Ils se trouvent toujours sur des angles, des arêtes ou des pentes un peu trop raides. Ils doivent s'adapter en permanence, la chute n'est jamais très loin. Au cœur apparaît un trou béant qui correspond à l'entrée du palais, celui-ci restant invisible. Le paysage a une importance fondamentale, il traduit aussi l'humeur de Caligula, ses états et ses visions. Il est un peu comme son miroir, son double, tout aussi organique. C'est une roche sulfureuse, magmatique. On sent qu'une pression s'exerce en dessous, que ça peut exploser à tout moment.

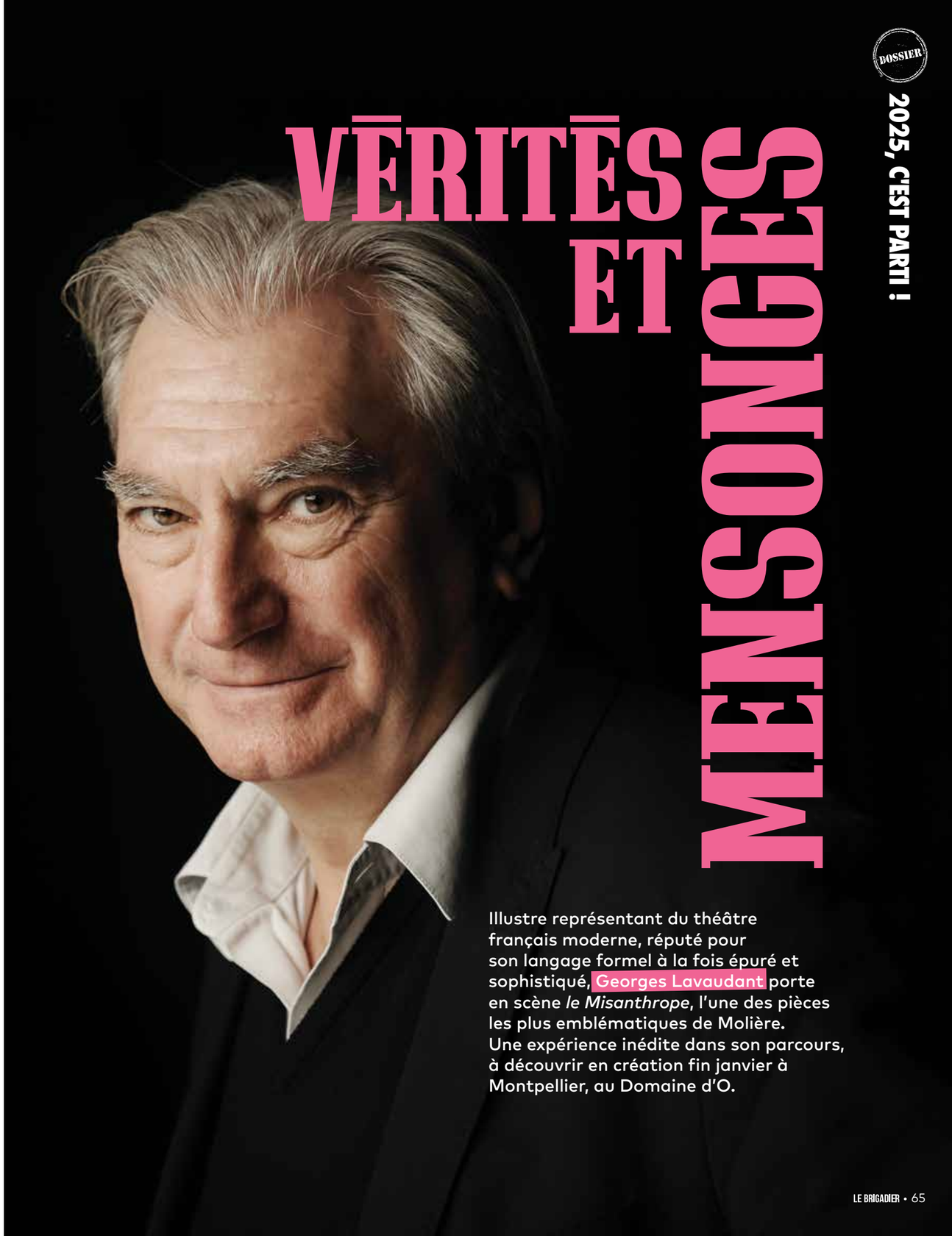
Propos recueillis par Jérôme Provençal
Photo : © Julien Pebrel-MYOP

Caligula

29 et 30 janvier
ThéâtredelaCité, 1, rue Pierre-Baudis, Toulouse
05 34 45 05 05 / theatre-cite.com

4 février
Le Parvis, Centre commercial Le Méridien, Route de Pau, Ibos / 05 62 90 08 55 / www.parvis.net

VÉRITÉS ET MENSONGES



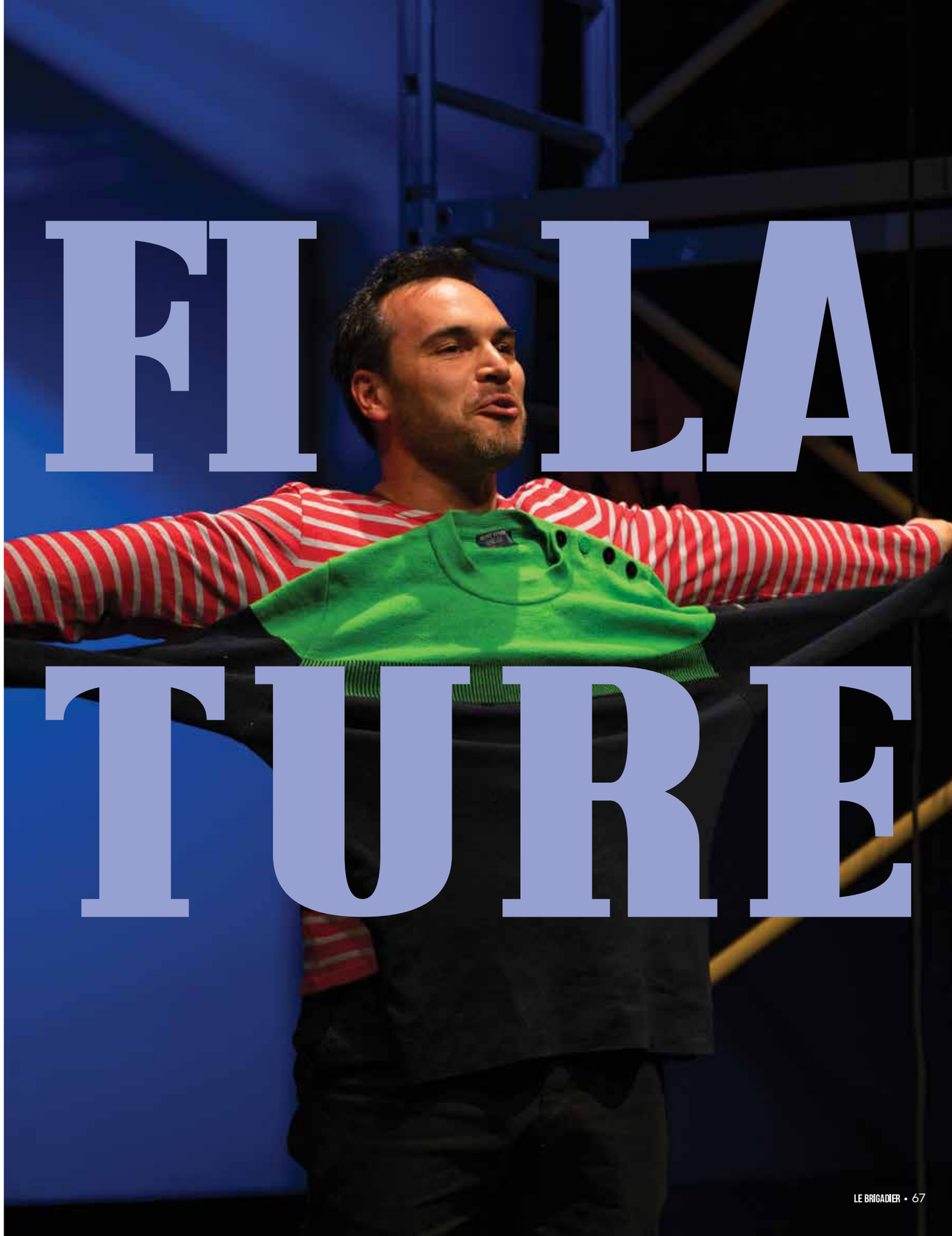
Illustre représentant du théâtre français moderne, réputé pour son langage formel à la fois épuré et sophistiqué, Georges Lavaudant porte en scène *le Misanthrope*, l'une des pièces les plus emblématiques de Molière. Une expérience inédite dans son parcours, à découvrir en création fin janvier à Montpellier, au Domaine d'O.

***La création lumière devrait tendre vers une atmosphère en noir et blanc. Nous pensons à des films dans la mouvance de la Nouvelle Vague, notamment* l'Année dernière à Marienbad...**

Au début de ma carrière théâtrale, je m'étais lancé un défi un peu absurde : ne jamais mettre en scène une œuvre classique française. Je m'y suis tenu, à une ou deux exceptions près. En tant que lecteur, je trouve plusieurs pièces de Molière absolument remarquables, parmi lesquelles *le Misanthrope*, dont j'apprécie en particulier l'élégance et le mystère. La beauté de l'alexandrin y atteint une forme de perfection, très musicale. C'est merveilleux. Cela nous confronte à l'absolu du vers, qu'il nous faut nous approprier, en évitant le piège du ronronnement. Nous n'appréhendons pas le vers comme une contrainte ou un corset mais plutôt comme un tremplin permettant d'aller encore plus loin dans la vérité de la parole. Il y a une douleur sourde qui traverse l'ensemble des personnages et infuse toute l'histoire. La pièce se présente comme une comédie mais n'en est pas vraiment une. Même s'il n'y a pas de mort, elle est parfois même plus proche d'une tragédie, évoquant *Bérénice* de Racine. Sa tonalité et sa structure sont très particulières, on ne sait jamais exactement où on en est. Les trois personnages principaux – Alceste, Célimène, Philinte – ont leur propre vérité, chacune défendable. Pour Alceste, la langue dit la vérité, sans faux-fuyant ni double sens. Il a une vision du monde utopique, dans laquelle personne ne ment. Au contraire, pour tous les autres personnages, la langue peut véhiculer le mensonge, se parer d'enluminures trompeuses. Quel que soit le parti pris de la mise en scène, le public exerce une grande liberté d'appréciation vis-à-vis de ces diverses vérités. J'avais déjà monté *le Misanthrope*, en catalan, à Barcelone, en 2011. Aujourd'hui, je crée la pièce en français, en collaboration avec le dramaturge Daniel Loayza. Nous n'avons rien coupé ni retouché, nous jouons la partition en intégralité, du premier au dernier mot. Hormis un élément de la scénographie, cette version diffère très largement de l'adaptation catalane. Nous la situons à l'époque moderne, quelque part entre les années 1930 et 1960, avec des personnages en smoking ou robe du soir – une élégance aristocratique un peu à la Lubitsch. C'est la seule pièce de Molière sans servants ni bourgeois, il n'y a que des aristocrates. La création lumière, dont je me charge avec Cristobal Castillo-Mora, devrait tendre vers une atmosphère en noir et blanc. Nous pensons à des films dans la mouvance de la Nouvelle Vague, notamment *l'Année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais. À l'heure qu'il est, nous n'avons pas encore démarré les répétitions, le travail au plateau va évidemment être décisif. Les interprètes tiennent une place essentielle. Je mets en scène la pièce maintenant uniquement parce qu'Éric Elmosnino était disponible à ce moment-là pour jouer le rôle d'Alceste. C'est un acteur formidable, d'une grande élégance, capable d'exprimer la souffrance aussi bien que la légèreté. Il peut se glisser idéalement dans la peau d'Alceste, personnage énigmatique dont il faut restituer toute la complexité.

Propos recueillis par Jérôme Provençal
Photo : © David Ruano

Le Misanthrope
24 au 29 janvier
Domaine d'O, 178, rue de la Carrierasse, Montpellier
08 00 20 01 65 / www.domainedo.fr



LATITUDES

9 au 18 janvier

Théâtre du Grand Rond,
23, rue des Potiers, Toulouse
05 61 62 14 85
www.grand-rond.org



Il y a six ans, Aurélien Zolli confrontait dans *Vivant !* le concept de résilience à son expérience intime du deuil. Cette fois, avec *Latitudes*, il explore la quête de liberté et de dépassement de soi à travers le récit du Golden Globe Challenge 1968, le premier tour du monde à la voile en solitaire, sans escale et sans assistance. « J'ai toujours été attiré par l'univers de la mer, espace fantasmagorique des possibles et des dangers, et j'ai toujours été fasciné par ces marins sans attaches. L'idée d'en faire un spectacle m'est venue suite à une succession d'événements personnels : la naissance de mon deuxième enfant, la séparation d'avec ma compagne, le premier confinement… » Ici, Aurélien campe un professeur qui s'identifie à Donald Crowhurst et Bernard Moitessier, deux des participants de la course. Le premier, atteint par la folie, finit par mettre fin à ses jours dans les eaux de l'Atlantique Nord, tandis que le second, par souci d'intégrité, renonce à une victoire certaine, préférant poursuivre sa route jusqu'à Tahiti. Pour cette nouvelle odyssée existentielle, Zolli a demandé à la comédienne et metteuse en scène Marie-Magdeleine de le diriger vers un jeu d'acteur « plus incarné qu'à l'ordinaire » et a fait appel à la chorégraphe Marianne Masson pour l'aider à travailler « les mouvements de tangage ». Pour ce genre de solo, la scénographie est naturellement dépouillée. Le plateau, matérialisé par la seule présence d'un bureau arrondi qui fait office aussi de bateau, est éclairé de manière épurée. L'ambiance sonore signée Ludovic Kierasinski oscille, quant à elle, entre mouvements symphoniques et mélodies organiques (restitutions de bruits du vent et de vagues) reflétant ainsi l'atmosphère et l'état intérieur des personnages.

Texte : Mathieu Arnal
Photo : © Ludovic Kierasinski

CHRISTIAN OLIVIER

16 janvier

Théâtre Sorano
35, allées Jules-Guesde, Toulouse
05 32 09 32 35
www.theatre-sorano.fr



Christian Olivier est invité ce mois de janvier sur la scène du Sorano, entouré des cinq musiciens qui l'accompagnent sur son dernier projet, *le ça est le ça*. Non, il ne s'agit pas d'un hommage à la psychanalyse, mais d'un mot tiré des vers du poète Daniil Harms, poète russe satirique présenté comme l'un des maîtres de l'absurde. À l'image de Maïakovski, Pasternak, Essénine, Akhmatova, Blok, Tsvetaïeva, Bounine, Volochine, Klebnikov, Zdanevitch, Mandelstam, il a été considéré comme un ennemi du régime soviétique, censuré, empêché, à la mode stalinienne.
Ce sont les mots de ces douze auteurs russes du début du XXe siècle que Christian Olivier a mis en musique, à l'issue d'un intense travail avec André Markowicz, traducteur, entre autres, de Dostoïevski. En 2021 (avant l'invasion de l'Ukraine par le régime de Poutine donc), le chanteur des Têtes raides publiait *la Révolution au cœur*, un conte qui convoquait déjà ces figures de la révolution russe. L'album *le ça est le ça* a suivi, ainsi que la tournée. Il s'agit d'ailleurs bien d'un projet taillé pour la scène. Durant les deux heures de spectacle, le charismatique, sombre et malicieux Olivier fait toute la place à la musique et aux images, avec des projections de photos et de films d'archives. Deux heures pour toucher du doigt cette légendaire « âme slave » et la manière dont elle a été traversée par la révolution d'octobre 1917. Les cœurs s'échauffent aux rythmes entraînants du violon et de l'accordéon, s'émeuvent aux cris de résistance de ces hommes et de ces femmes qui ont osé rêver d'une nouvelle Russie. Et dont l'exaltation les a parfois conduits à la mort.

Texte : Claire Villard
Photo : © Hadrien Picard

OKINA

31 janvier et 1er février

Théâtre Garonne
1 ,avenue du Château-d'Eau, Toulouse
05 62 48 54 77
www.theatregaronne.com



Y a-t-il théâtre plus codifié que le théâtre japonais ? C'est en 2018, alors engagé dans une enquête fleuve sur *les Théories et pratiques du jeu d'acteur·ice·s* occidentales modernes que le metteur en scène Maxime Kurvers se retrouve paradoxalement au Japon devant les formes les plus anciennes qui soient. Ces spectacles vernaculaires (*kabuki*, *dengaku*, *kagura*, *hagoromo* et bien d'autres), hérités de cérémonies rurales ancestrales, lui font découvrir « une variété inouïe de manières de symboliser le réel et de faire théâtre ».
Parmi elles, le plus célèbre, le nô, bien sûr, qui date du XIVe siècle : « Le nô reste un milieu très hiérarchisé, patriarcal, presque féodal. Aujourd'hui, les femmes peuvent tout jouer, tout sauf *Okina,* le conte inaugural qui introduit les longues soirées de représentations. Bâti autour de trois personnages (un jeune homme et deux vieillards masqués, Okina et Sanbaso), ce spectacle de théâtre dansé est dépourvu de script narratif. Dans la tradition, *Okina* fait écho à la liturgie des origines, quand les rites animistes en appelaient aux divinités et à la prospérité de la terre. Mon spectacle est donc construit sur l'impossibilité qui est (toujours de nos jours) faite à une actrice moderne de représenter et de jouer le sacré et le religieux. J'ai eu envie de confronter la physicalité parfaite de la comédienne Yuri Itabashi (ndlr : qu'on a pu voir dans les mises en scène avant-gardistes de Toshiki Okada) à cet interdit moral qui lui est imposé et de voir ce qui en naîtrait sur scène. De mesurer aussi la perpétuation des interdits faits aux femmes dans la réalité contemporaine et la façon dont elles arrivent à les contourner et à les dépasser. »

Texte : Cécile Brochard
Photo : © Yves Bittar

AYTA

11 février

L'Escale
Place Roger-Panouse, Tournefeuille
05 62 13 30 60
lescale-tournefeuille.fr



Dans le cadre du Festival Ici&Là, organisé du 28 janvier au 13 février par la Place de la danse, l'Escale accueille le spectacle de Youness Aboulakoul *Ayta*. En dialecte marocain, « Ayta » signifie « le cri » ou « l'appel ». À l'origine, c'est un chant porté par les femmes marocaines dans certaines célébrations, exprimant la splendeur extérieure et la douleur intérieure, traversant tous les événements importants de la vie. Depuis l'Occupation française, où cet art a été utilisé pour résister à une volonté de supprimer les formes d'expression culturelle locales, il possède une dimension de protestation politique et sociale, révélant les aspirations communautaires, la quête de liberté et de justice. C'est, de toute façon, selon Youness Aboulakoul, « un catalyseur d'émotions ».
Youness Aboulakoul a dansé pour de nombreux chorégraphes tels que Christian Rizzo, Olivier Dubois, Radhouane El Meddeb. Il a ensuite entrepris de construire une trilogie chorégraphique autour de la violence : *Ayta* en constitue le troisième volet après *Today is a beautiful day* en 2019 et *Mille Miles* en 2022. Il compose également pour ses pièces en mixant instruments de la musique electro et répertoires marocains.
Ayta est une « manifestation chorégraphique », qui questionne toutes les formes de domination quelles qu'elles soient, portée par six danseuses engagées dans un mouvement collectif. Dans cette performance brute et radicale, ces femmes lancent un appel à la résistance en se servant de leur corps. Un corps plié-déplié, courbé-déployé, tombant puis se relevant, dans une tension permanente entre désir d'élévation et « pli », telle que s'appelle cette contrainte sur le corps et la résistance de ce dernier pour maintenir sa verticalité. Dans une métaphore en mouvements de la révolte des peuples aspirant à se libérer de la soumission et des assignations.

Texte : Joëlle Porcher
Photo : © François Stemmer

DINOSAURE

12 et 13 février

L'Aria
1, rue du 11-Novembre-1918,
Cornebarrieu
Dans le cadre de la programmation
d'Odyssud-Blagnac
05 61 71 75 15
www.odyssud.com



Ils sont quatre et s'avancent, l'air menaçant, vers le public. Cou à l'horizontale, bras repliés sur le torse, démarche lourde et heurtée… vous les avez reconnus : ce sont les dinosaures, et spécialement les plus connus d'entre eux, les T. rex, toutes rangées de dents acérées dehors. Dans leur costume en peau de reptile, ils prennent un air suffisant de maîtres du monde préhistorique, ricanent à crête déployée, secouent la tête, s'agitent en sarabandes de mouvements désordonnés et chaotiques, débordant de l'énergie des êtres placés haut dans la chaîne alimentaire. Armés pour survivre éternellement, ces géants ont pourtant disparu dans les profondeurs du temps, ne nous laissant que quelques os et empreintes de leurs grosses pattes, maigres vestiges d'un grand mystère : pourquoi ces forces de la nature se sont-elles éteintes comme flamme dans le vent ? Enfant, Santiago Codon Gras était fasciné par ces drôles d'animaux, plus fantasmés qu'observés, à jamais imprimés dans son imaginaire – et le nôtre – par *Jurassic Park* et *Godzilla*. Dans *Dinosaure*, il s'interroge avec un brin de malice : « nous petits mammifères… eux gros lézards », il ne faudrait pas que le futur de notre humanité vienne à ressembler un jour à celui de ces espèces disparues… Par la danse et la vidéo, dans une forme de conférence dont la fantaisie s'étaye de science paléontologique, l'ancien hip-hopeur brosse le portrait d'une féroce engeance, animée de désirs, par essence insatisfaite, et d'une inextinguible volonté de puissance, courant à crocs et à cris vers sa perte. Une méditation, entre humour et sérieux, à mettre devant tous les yeux alors que nous assistons, entre autres menaces, à la sixième extinction de masse des espèces.

Texte : Dominique Crébassol
Photo : © Timothée Lejolivet

M COMME MÉDÉE

12 au 14 février

Théâtre Sorano
35, allées Jules-Guesde, Toulouse
05 32 09 32 35
www.theatre-sorano.fr



Il y a dans l'Histoire, dans les légendes et dans les faits divers de tous les temps, des mères meurtrières. Mais aucune d'aussi célèbre que Médée, l'épouse de Jason : usant de tous ses pouvoirs, elle l'aide à conquérir la Toison d'Or et abandonne tout pour lui. Au bout du road movie – sorte de Bonnie and Clyde antique – il la trompe avec une autre, la répudie et la jette sur les routes de l'exil. Elle, la barbare venue d'ailleurs, tue en représailles les enfants qu'elle avait de lui : telle est la version brute du mythe.
Rendre en revanche à Médée sa complexité – qu'on ne voit plus derrière l'infanticide –, c'est le projet d'Astrid Bayiha, metteuse en scène de la compagnie Hüricáne (associée à Tropiques Atrium, la scène nationale de Martinique, la saison dernière) et comédienne (on l'a vue notamment dans *J'accuse* de Sébastien Bournac). Elle vient au-devant de nous avec une relecture actualisée du mythe. Sa version polyphonique de l'histoire d'amour fou est incarnée au plateau par un cortège d'hommes et de femmes d'origines et de langues différentes : « J'étais fascinée, inspirée, questionnée par Médée et pendant des années, j'ai été puiser dans le corpus de mes lectures, d'Euripide à Anouilh, de Sénèque à Dea Loher ou à Jean-René Lemoine, de quoi montrer toutes les facettes de cette femme hors normes. Je voulais en extraire le plus possible la part humaine, au-delà de l'héroïne tragique et de la monstruosité. La nuancer. Et que d'autres femmes puissent, malgré tout, se reconnaître en elle. » Sur scène, la multiculturalité de la troupe ranime la question du statut d'étrangère de Médée : les comédiennes qui l'incarnent viennent du Brésil, du Liban, de la Caraïbe, du Congo, du Maghreb et leurs langues résonnent entre elles, pour mieux dire l'exil. « La danse, la musique, le chant a cappella sont omniprésents dans mon travail. Ici, on emprunte au *bèlè*, le chant traditionnel de Martinique, mêlé aux compositions originales d'une des comédiennes qui est aussi musicienne. Il y a plusieurs Médée et plusieurs Jason sur scène, embarqué·e·s sur le même bateau, avec le public, pour ce voyage collectif. Et dans cette traversée scénographique surgissent d'autres migrations, qui ont toujours jalonné l'histoire de l'humanité et qui racontent la fuite autant que l'espoir. »

Texte : Cécile Brochard
Photo : © Benny

EX-TRAITS DE FEMMES

13 et 14 février

Salle Nougaro
20, chemin de Garric, Toulouse
Dans le cadre de la programmation d'Odyssud-Blagnac
05 25 63 12 00
sallenougaro.com



Molière et les femmes, c'est toute une histoire ! Précieuses ridicules, amantes frivoles, servantes qui s'imposent et parlent fort. Ne sont-elles que cela ? Anne Kessler, sociétaire depuis 1989 de la Comédie-Française, convoque sur scène toutes les Agnès, Armande, Louison, Arsinoé et Célimène, dans un montage qui fait d'elles une seule personne, changeante, peut-être à différentes périodes de sa vie. Ou encore des sœurs dont le spectateur perçoit bien l'air de famille, dans un « seule en scène » qui n'en a que le nom. Dans ce spectacle, Anne Kessler propose un long texte entremêlant les répliques et les passages de l'œuvre de Molière, avec, en fond de scène, ses dessins projetés, esquissant un portrait du célèbre auteur. Les femmes y mentent, trahissent, s'interrogent, aiment, vivent toute une vie le temps d'une représentation. La devise de la Comédie-Française est « *simul et singulis* », « être ensemble et être soi-même ». Le « *singulis* » est rare dans la maison de Molière, mais trois de ses sociétaires ont récemment décidé de rendre hommage au dramaturge de cette manière. Danièle Lebrun avec *le Silence de Molière*, Pierre-Louis Calixte avec *Molière-Matériau(x)* et, enfin, Anne Kessler avec *Ex-traits de femmes*. Alors, Molière était-il féministe ? Il faut se rappeler qu'il était en tout cas le fondateur d'une petite république artistique, dans laquelle hommes et femmes étaient également considérés et portaient des rôles égaux.

Texte : Joëlle Porcher
Photo : © Christophe Raynaud de Lage

LAST TRAIN

7 mars

Le Metronum,
2, rond-point Madame-de-Mondonville, Toulouse
05 32 26 38 43
lemetronum.fr



Un collège en Alsace, premier groupe pour faire comme les grands à la fête du bahut, faire danser les filles. La sauce prend, et dans ces années 1990, ça se passe sans YouTube ni Instagram. Les quatre copains aux visages adolescents se voient propulser rock stars, enchaînent les premières parties des plus grands, Muse, Placebo et une flopée de tournées dans le monde entier. Last Train devient le nom d'une success-story à la française.
Après une quinzaine d'années d'existence, la configuration originale n'a pas bougé ; c'est peut-être ça le rock des années 2000, les groupes ne se déchirent plus et travaillent en bonne intelligence, ressemblent plus à des musiciens bien appliqués à produire un rock propre, soigné, qu'à des écorchés vifs. Last Train a sorti, en 2022, un documentaire retraçant la création de son deuxième disque, *The Big Picture*. Pas une canette de bière ne traîne sur le moindre plan du film, et les quarante minutes sont largement consacrées à la manière dont ils fabriquent leur musique et leur vision du rock'n'roll. Un genre qui, pour eux, doit être quelque chose de grand, d'audacieux et de virtuose. L'année suivante, ils collaborent avec un orchestre de chambre, puis, en 2024, sortent *Original motion picture soundtrack*, la BO d'un film qui n'existe pas. Pas banal.
Enfin, ils retrouvent le chemin de la scène cette fin d'hiver. Après deux ans d'absence en live, ils entament une nouvelle tournée pour présenter leur troisième disque, baptisé sobrement *III*, dont la sortie est prévue fin janvier. Les neuf morceaux de cet opus s'annoncent plus sombres que les précédents, comme le laisse imaginer « Home », le premier extrait dévoilé cet hiver, aux sonorités radicales et lourdes, aux textes scandés avec une intensité et une férocité intactes.

Texte : Claire Villard
Photo : © Rémi Gettliffe

CHANSONS DANSÉES

7 au 12 mars

Halle aux grains
1, place Dupuy, Toulouse
05 61 63 13 13
opera.toulouse.fr



La troisième affiche proposée par le Ballet du Capitole dans sa saison 24-25 est plus originale qu'il n'y paraît. En effet, alors que, de mémoire d'homme, il n'est guère de fête privée ou publique où l'on ne saute et se trémousse sur des chants folkloriques et des chansons populaires, du bagad breton à Claude François, à la scène la chose est rare. Depuis le XVIII[e] siècle, sous le nom de ballet émerge, puis s'impose, une danse spectacle dont l'autonomie s'est élaborée en s'émancipant de l'opéra. Est-ce en raison de ce « divorce » que les œuvres du répertoire classique sont essentiellement composées sur de la musique instrumentale ? En tout cas, force est de constater que voix et texte accompagnent peu les évolutions des danseurs académiques. La soirée composée par le Ballet du Capitole autour des chansons à texte de Jacques Brel et de Barbara, chanteurs populaires s'il en est, et de chants traditionnels italiens, rompt donc avec les habitudes. Pour son Brel, le Belge Ben Van Cauwenbergh a sélectionné 11 titres de son compatriote auteur-compositeur, de « Mathilde » à « Les Bourgeois », de « La Valse à mille temps » à « Rosa ». Lyrisme et ironie, amour fou et solitude, nostalgie et espoir, le chorégraphe ouvre l'éventail des sentiments puissants chantés par Brel dans une série de solos, duos et trios qui sollicitent les qualités d'acteur et la virtuosité technique de leurs interprètes. La troupe toulousaine remonte cette pièce entrée dans son répertoire en 2007. Autre reprise pour le Ballet du Capitole, le *Cantata* de Mauro Bigonzetti. Comme le Belge, l'Italien s'est appuyé sur des chants de son pays natal pour présenter sur les planches une fête collective, d'une joie et d'une énergie débordantes. Lors de sa première présentation en 2015, en faisant corps avec les musiciennes et chanteuses du groupe italien Assurd, la troupe du Capitole avait partagé avec le public le plaisir d'évoluer sur des airs qui feraient bouger les morts. La Britannique Morgann Runacre-Temple fait pour sa part ses premiers pas en France, en s'attaquant au monument Barbara, pianiste, compositrice, autrice et interprète inoubliable. Ce sera donc une découverte que cette jeune chorégraphe encore peu connue, sensible à la musicalité et à la diction si particulières d'une voix unique.

Texte : Dominique Crébassol
Photo : © David Herrero

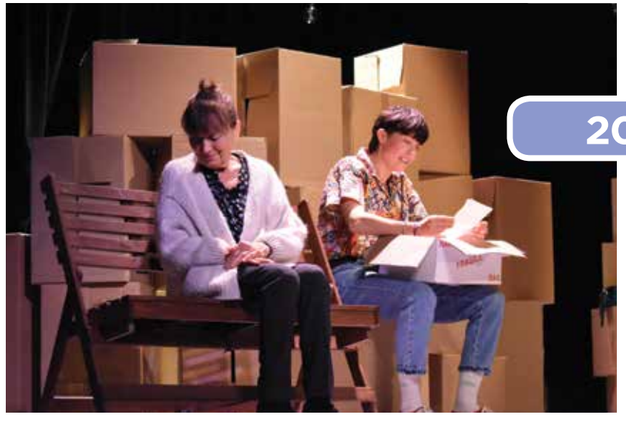
AUX CROISEMENTS

14 mars

Théâtre Aux Croisements,
21, rue des Romarins, Perpignan
07 64 14 24 51
theatreauxcroisements.fr

20 au 22 mars

Théâtre du Grand Rond
24, rue des Potiers, Toulouse
05 61 62 14 85
www.grand-rond.org



Le théâtre de Clémence Labatut sait émouvoir en toutes circonstances. Qu'il s'attaque à la figure peu sympathique de Marie Tudor, à celle de Caligula, de Victor Hugo ou de qui vous voulez, il y a toujours un moment où l'humain perce sous l'impitoyable, le sacré, la légende, et où la larmichette vous monte inexorablement au bord des cils.
De l'humain, il est encore question, mais au centuple cette fois, avec *Aux Croisements*, pièce moderne pour laquelle Clémence s'est offert la collaboration de Fatym Layachi à la mise en scène et la virtuosité de l'écrivain Baptiste Gourden, moins connu que le père Hugo mais bien plus vivant, pour le texte définitif. Le pitch ? Il vaut mieux en dire le moins possible, car il tourne autour d'un mystère. Lâchons quand même qu'on est un peu chez Modiano : les vieilles lettres parlent, les cartons poussiéreux toussent et finissent par révéler des secrets de famille, enfouis pour certains depuis la Seconde Guerre mondiale. « *Aux Croisements* questionne sur nos propres identités, explique Clémence, et sur nos origines. Ces origines sont là depuis des années et, après quelques décennies à vivre avec, sans en mesurer l'empreinte (…), nous avons eu besoin de revenir sur ce parcours. Cette pièce se pose comme une question : à quel point la résonance d'un secret familial nous fait reconsidérer ce que nous croyons être. »
Enquête initiatique, conte moderne, voyage feel-good jusqu'au bout de la nuit marocaine, *Aux Croisements* est surtout le portrait « croisé ! » de deux jeunes femmes particulièrement attachantes, Adèle, la Marseillaise, et Alma, de Tanger (âge : celui de ma petite sœur), qui partagent bien plus qu'une même initiale au prénom : une vraie force cachée sous la panoplie décontract de la génération Y. Toutes deux ont chanté sur Brit Brit, pleuré la mort de Lady D., vécu l'effondrement des tours jumelles de New York comme la fin de leur innocence ; toutes deux doivent désormais envisager la suite sans l'être le plus cher de leur vie d'enfant : un grand-père, une grand-mère, gardien·ne du sommeil de leur nuit. Une dernière confidence : les scènes oniriques qui ressuscitent justement les frêles corps de leurs *ajdadi* enlacés et assument le choix de montrer des comédien·ne·s plus âgé·e·s au théâtre (mais chut, j'en ai déjà trop dit !) sont particulièrement fortes en émotion : prévoyez le mouchoir.

Texte : Bénédicte Soula
Photo : © Dominique Castells

LES FIGURES BRISÉES


1


2

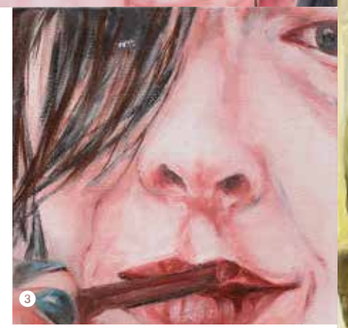
Le musée Paul-Valéry réunit actuellement les univers a priori assez différents de deux artistes figuratives : Nazanin Pouyandeh, née en Iran et Brigitte Aubignac, en France. Stéphane Tarroux, le directeur de l'institution sétoise et commissaire de cette double exposition temporaire, nous en explique les tenants et les aboutissants.

En quoi le nouveau dispositif baptisé « En regard » diffère-t-il de la précédente série des « 4 à 4 », proposée depuis 2014, tous les deux ans, autour de quatre artistes internationaux exposés simultanément ?
Il diffère du précédent par le nombre d'artistes et donc par les dimensions des espaces d'exposition consacrés à chacun. Il était en effet un peu frustrant pour les visiteurs et pour les artistes eux-mêmes de se trouver face à un florilège très resserré de leur travail comme on peut en voir dans les biennales ou les foires d'art contemporain. Le nouveau dispositif est plus muséal, dans la mesure où il permet de gagner en cohérence et en intelligibilité, notamment en limitant la fragmentation des espaces et en permettant de voir sur un temps plus long la manière dont évolue le travail des artistes. Il en résulte un effet assumé de mise en regard qui invite à la comparaison et donc à la réflexion.

Pour cette première, vous mettez en exergue le travail de deux peintres figuratives, Nazanin Pouyandeh et Brigitte Aubignac. Qu'est-ce qui a présidé à ce choix ?
On peut interpréter ce choix en fonction de plusieurs dimensions, et en particulier celle de l'histoire du musée, puisque ses collections sont dominées par la peinture et en particulier par la peinture figurative. Plus que les similitudes entre Nazanin Pouyandeh et Brigitte Aubignac, c'est la diversité qui m'a intéressé : elles ne sont réductibles à aucune de leurs appartenances. Je trouvais par ailleurs intéressant de faire un pied de nez, modeste et surtout très discret, à l'exposition du Centre Pompidou en 2021 qui s'intitulait « Elles font l'abstraction » : Brigitte et Nazanin font-elles de la figuration ?

L'œuvre de Nazanin Pouyandeh, hyperréaliste, relève d'une certaine dimension narrative. Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ou la trouvez-vous trop restrictive ?
Vous avez raison : son travail comporte une dimension narrative évidente, ne serait-ce que par la présence de personnages qui interagissent, souvent en jouant d'ailleurs, par les références multiples à l'Histoire et/ou à l'histoire de la peinture. Son œuvre ne se superpose pas pour autant au réel. Il y a un caractère onirique dans ses scènes souvent marquées par l'érotisme ou la violence qui déborde le concept d'hyperréalisme et qui a quelque chose à voir avec l'hallucination telle par exemple que la définit Freud. Née à Téhéran, dans un pays fermé à la circulation des images, puis confrontée en France à leur fluidité, elle est intimement convaincue de la porosité entre les arts, les époques et les cultures.

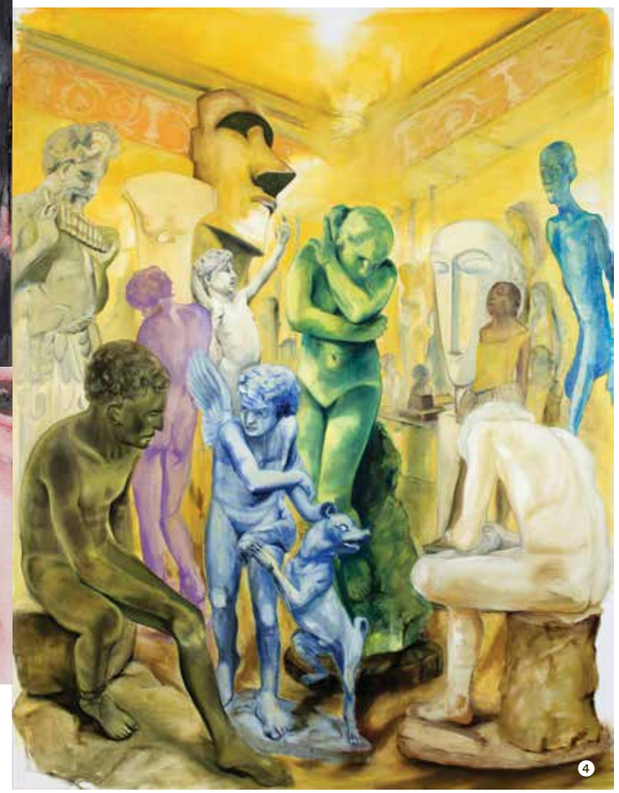

3

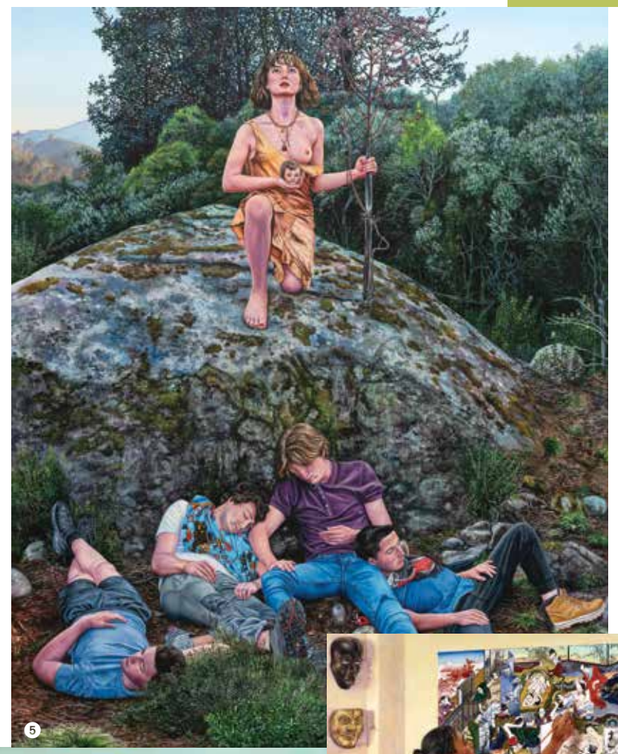

3

De son côté, Brigitte Aubignac explore, à travers différentes séries, l'art du portrait des individus saisis dans leurs émotions réelles ou suggérées. Comment qualifieriez-vous son approche ?
Brigitte Aubignac a une approche extrêmement sensible et curieuse des autres, mais aussi extrêmement dure et grinçante vis-à-vis d'elle-même. Sous les dehors enlevés de ses toiles où la touche, comme on disait autrefois, est d'une grande liberté, se fait parfois jour une exigence qui peut être désespérante. Mais de ce désespoir même elle sait faire un sujet de peinture. J'admire à la fois cette exigence et sa sublimation.

Étrangères l'une à l'autre, Nazanin Pouyandeh et Brigitte Aubignac sont toutes les deux attachées à l'histoire de l'art. Quelle similitude et quelle différenciation faites-vous entre leurs conceptions picturales ?
Ce n'est pas par défaut d'imagination ou d'invention que l'une et l'autre se tournent vers l'histoire de l'art. Les reproches adressés au postmodernisme sont aujourd'hui caducs. À partir du moment où on retrouve la figure, on retrouve le récit, la fable et l'histoire. La seule différence entre elles est une question de degré ou d'intensité visuelle plus que de rapport à l'histoire de l'art. Nazanin Pouyandeh est peut-être plus encline à utiliser la citation directe et à se réapproprier les figures et les motifs. Elle les transplante dans son monde où ils prennent une valeur différente et interagissent dans une sorte de scène conceptuelle.

Propos recueillis par Mathieu Arnal


4


5


6


7

Nazanin Pouyandeh. Brigitte Aubignac. En regard

Jusqu'au 2 mars
Musée Paul-Valéry, 148, rue François-Desnoyer, Sète
04 99 04 76 16
museepaulvalery-sete.fr

COMMISSARIAT D'EXPOSITION
Crédits photos :

Brigitte Aubignac
① *Le Cri* (2017)
© Studio Christian Baraja-SLB
③ *Sans titre* (2015)
© Studio Christian Baraja-SLB
④ *Grande Salle LII* (2024)
© Jonathan Barbot

Nazanin Pouyandeh
② *Judith en Lucrèce* (2023), Fondation Francès
© Grégory Copitet, Adagp, Paris, 2024
⑤ *Résurrection* (2021) Collection particulière
© Nicolas Brasseur, Adagp, Paris, 2024
⑥ *Brune en Lucrèce* (2024), Fondation Francès
© François Séjourné, Adagp, Paris, 2024
⑦ *Shunga II* (2023), Fondation Francès,
© François Séjourné, Adagp, Paris, 2024



© Christophe Raynaud de Lage

Tiago Rodrigues

Septembre 2023

ARCHIVÉ

Tiago Rodrigues était particulièrement présent durant la saison toulousaine 2023-2024 avec trois de ses pièces : *By Heart, Antoine et Cléopâtre, Chœur des amants*. Le dramaturge et metteur en scène avait alors confié au journaliste du *Brigadier* Jérôme Provençal son attachement aux planches de la Ville rose : « Toulouse est la première ville en France où j'ai habité durant plusieurs mois, en résidence de création. C'était en 2001, pour le projet des *Antigone*, au théâtre Garonne, avec la compagnie flamande TG Stan. Depuis, j'entretiens avec ce lieu une relation de fidèle compagnonnage (...) En parallèle, j'ai aussi noué des liens étroits avec le théâtre Sorano et le ThéâtredelaCité, comme avec la vie culturelle de Toulouse en général. » L'interview est à relire en intégralité dans le n°56.



© Benoit Chatellier

ABONNEZ-VOUS

38 €
POUR 5 NUMÉROS

DEUX PLACES DE THÉÂTRE
OFFERTES À CHAQUE NUMÉRO

☐ Je m'abonne au *Brigadier* ☐ J'offre un abonnement au *Brigadier*

☐ Je commande un ancien numéro : N° .....
* 6,10 € + frais de port : 1,50 €/numéro

Nom : .....
Prénom : .....
Email : .....

Nom de l'abonné(e) : .....
Adresse de l'abonné(e) : .....
Code postal : ..... Ville : .....
Téléphone : .....
Email : .....

Date et signature obligatoires :

Je joins mon règlement par chèque bancaire à l'ordre de :
Entreprise Bénédicte Soula
Le Brigadier
14, rue du Commerce
31120 Portet-sur-Garonne

LE BRIGADIER
LES ARTS DE LA SCÈNE
PASSÉS EN REVUE
EN KIOSQUE

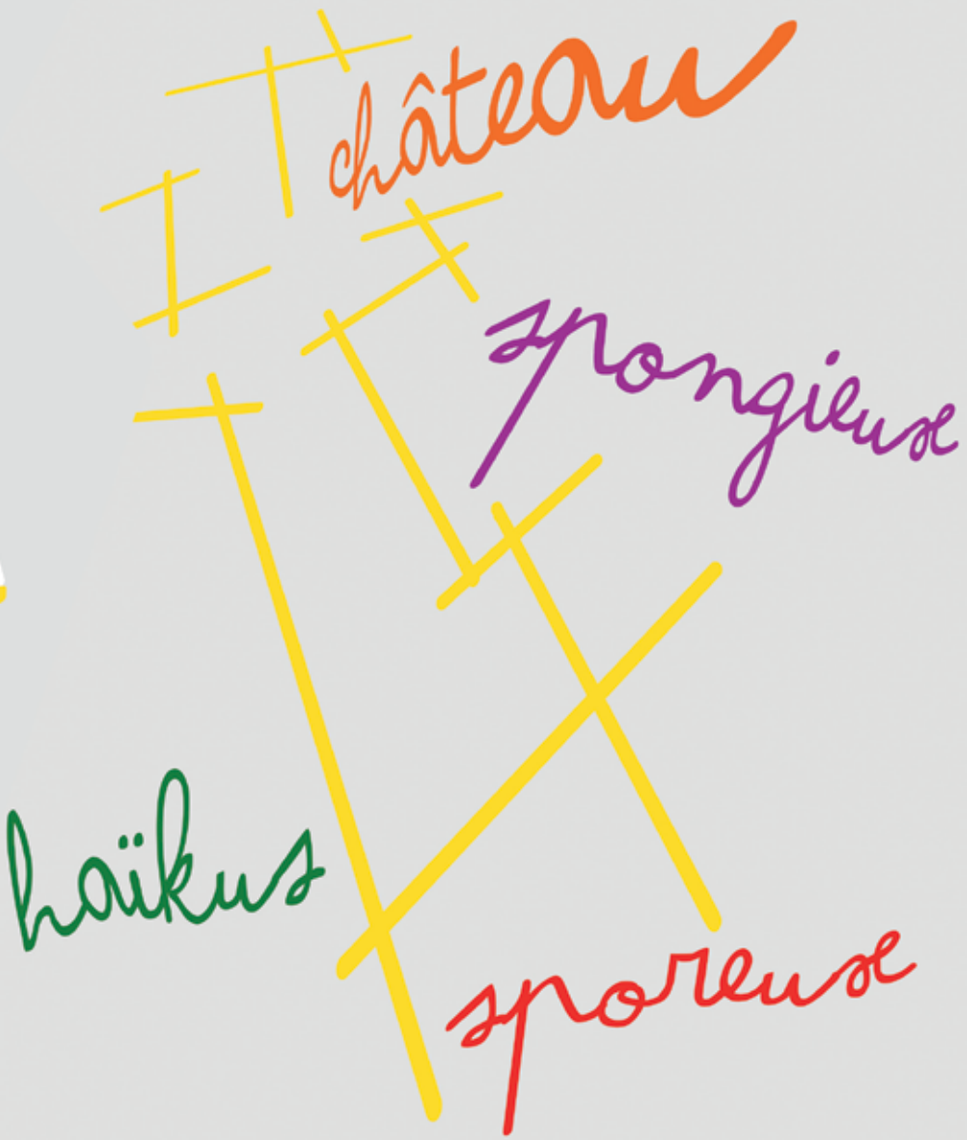
Haute-Garonne le Département

CONSEIL DÉPARTEMENTAL HAUTE-GARONNE.FR

La galerie 3.1

EXPOSITION

Du **30 janvier** au **10 mai** 2025



THIBAULT GAUDRY NICOLAS NABONNE

ENTRÉE GRATUITE

7, rue Jules Chalande - 31000 Toulouse
Tél. 05 34 45 58 30
cultures.haute-garonne.fr

UCRM Inclusion5 sociales • Santé • Emploi

L'ESSOR

Chapelle Saint-Jacques centre d'art contemporain

CGD - 2024-2214
Crédits associés : Thibault Gaudry, Nicolas Nabonne